

N° 13. — Janvier-Février 1922 .

TROISIÈME ANNÉE

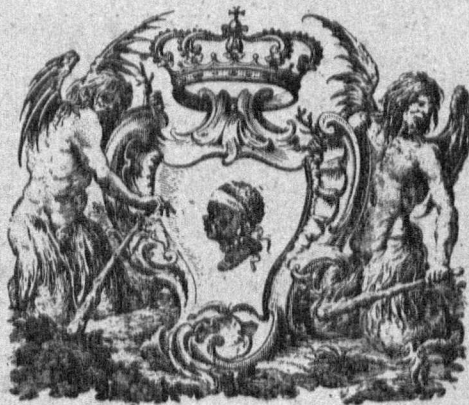


# LA REVUE de la CORSE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE  
Documentaire et Bibliographique.



CONNAÎTRE ET ÉTUDIER  
le pays, les mœurs, les hommes, les faits, les livres,  
c'est aimer la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,  
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,  
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

**A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS**

IN° ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

DÉPOSÉ CONFORMÉMENT À LA LOI — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

SOMMAIRE DE LA 13<sup>e</sup> LIVRAISON

|   | PAGES |
|---|-------|
| I. — ENIGMES HISTORIQUES.   |       |
| <i>La véritable origine de Christophe Colomb</i> , par M. COLONNA DE CÉSARI ROCCA.....  | 1     |
| II. — ETUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE.  |       |
| <i>Sampiero en Corse</i> (Janvier-Septembre 1565), par Dom. Ph. MARINI, O. S. B. (suite).....   | 14    |
| III. — ETUDES LINGUISTIQUES.  |       |
| <i>Quelques remarques sur l'orthographe Corse</i> , par M. Paul ARRIGHI.....  | 18    |
| IV. — LE THÉÂTRE CORSE.   |       |
| <i>Bouzuu</i> (V.-E) : <i>Vannina d'Ornano</i> , par M. L. VILLAT....   | 25    |
| V. — ÉTUDES ETHNOGRAPHIQUES.  |       |
| <i>Survivances linguistiques en Corse</i> : <i>Caracutu</i> , par M. C. I. FORSYTH MAJOR.....   | 26    |
| VI. — ETUDES ARCHÉOLOGIQUES.  |       |
| <i>Ferton</i> (Ch.) : <i>Bonifacio à l'époque Néolithique</i> (quatrième Mémoire), par M. Lucien BRIET.....   | 27    |
| VII. — LES CORSES A L'ÉTRANGER.   |       |
| <i>Ercole Maccone</i> , de Canale, par M. Jean de QUENZA.....   | 28    |
| VIII. — OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE.   |       |
| <i>Castelli</i> (C.) : <i>Una colonia Ascolana in Corsica</i> , par M. l'Abbé F. TROJANI, (Suite).....  | 30    |
| PARTIE ANNEXE : <i>Bibliographie de la Presse Corse</i> , (suite); <i>Nouvelles bibliographiques</i> ; <i>Questions Corses</i> ; <i>Catalogue d'ouvrages Corses</i> . |       |

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la Société des Sciences.

**ARRIGHI** (Paul), anc. élève de l'Ecole Normale Sup. ; Agrégé de l'Université.

**BENEVENT** (Ernest), Agrégé d'hist. et de géogr. ; auteur d'ouvrages sur la Corse.

**BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.

**BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.

**CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.

**CHUQUET** (Arthur), Membre de l'*Institut*, professeur au Collège de France.

**COLONNA DE CÉSARI ROCCA**, Homme de lettres ; Historiographe de la Corse.

**CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.

**COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Mulhouse, auteur d'Ouvrages sur la Corse.

**FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université.

**FORSYTH MAJOR** (Docteur G. I.) Membre de la Société Royale de Londres.

**GRAZIANI** (Paul), Élève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.

**MANSION** (Jules), Agrégé de l'Université ; Professeur au lycée Ampère.

R. P. Dom. **MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.

**MAURY** (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

**NATALI** (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.

**PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.

**POLI** (Xavier), Auteur d'études et ouvrages historiques sur la Corse.

**SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.

**SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.

**VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse ; Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

# REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

---

UNE ENIGME HISTORIQUE

---

## La véritable origine de Christophe Colomb

---

L'obscurité dont semblèrent entourées autrefois, les origines de Christophe Colomb a permis à la ville de Calvi de revendiquer, avec des apparences de raison, l'honneur d'avoir vu naître le grand navigateur.

Cette thèse qui a trouvé en Corse de chaleureux partisans y a rencontré également des contradicteurs non moins convaincus.

Mais à côté de ceux qui proclament la certitude, dans l'un ou l'autre sens, très grande est la majorité de ceux qui conservent un doute prudent.

Afin de projeter quelque lumière sur cette énigme historique, nous nous sommes adressé à notre éminent collaborateur, M. Colonna de Cesari Rocca, un des historiens qui connaissent le mieux pour les avoir longuement pratiquées les archives de la ville de Gênes et dont l'habitude est d'appuyer ses dires sur des textes et des documents authentiques.

Il a bien voulu répondre à notre désir par la lettre suivante dont nos lecteurs ne manqueront pas d'apprécier le haut intérêt ainsi que la précision documentaire.

A. C.

Paris, 15 décembre 1921.

Cher Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander, dès l'apparition de votre intéressante *Revue de la Corse*, mon opinion sur les origines de Christophe Colomb. J'ai hésité à vous donner satisfaction : 1° parce que, pour tous ceux qui s'intéressent loyalement à la question, celle-ci est tranchée depuis longtemps ; 2° parce que mes compatriotes estimaient inopportun de rappeler une campagne qui avait fait sourire le monde entier aux dépens de notre petite patrie ; 3° parce que je jugeais un peu puéril de me mettre en avant à propos d'une question déjà résolue par des écrivains plus qualifiés que moi et de signer un travail dont d'autres ont eu le mérite de recueillir les éléments et d'extraire les conclusions.

Un article de M. Capifali, récemment paru dans la *Revue Hebdomadaire* (1) lève mes scrupules en réduisant à néant mes deux premières objections. Quant à ma signature au bas de ce petit mémoire, elle devrait être précédée d'un P. C. C. (pour copie conforme) tant y est médiocre ma part de collaboration. Qu'il soit donc bien entendu que, s'il m'a été permis de

---

(1) Numéro du 8 octobre 1921.

contrôler *de visu* les documents et les livres que je vais citer, je n'entends nullement me laisser attribuer le mérite de les avoir découverts ou de les avoir interprétés. Je renverrai donc les curieux aux ouvrages de MM. Henry Harrisse (*Christophe Colomb*, Paris 1884) et Henry Vignaud (*Etudes critiques sur la vie de Christophe Colomb*, Paris 1905) savants américains qui ont consacré leur vie à l'étude du grand navigateur et dont les innombrables références donneront satisfaction au lecteur le plus prévenu et le plus soupçonneux. En ce qui concerne la Corse particulièrement, ils pourront lire deux brochures du chanoine Casabianca. (*Le berceau de Christophe Colomb et la Corse*, Paris 1890 et *Le Berceau de Christophe Colomb devant l'Institut de France*, Paris 1890) inspirées par des sentiments de saine critique et de loyal patriotisme.

\* \*

Comme l'article de M. Capifali, limpide et concis, résume et précise tout ce qui a été dit en faveur de l'origine corse de Christophe Colomb, comme sa plume avisée a fait disparaître les galéjades trop compromettantes de ses prédécesseurs, c'est lui que nous suivrons et que nous examinerons en remontant aux sources primitives de ses assertions chaque fois que leur origine nous paraîtra trop obscure.

« Les historiens génois Gallo, Giustiniani et Foglietta, dit « M. Capifali, qui étaient contemporains de Christophe Colomb, ne nous ont rien appris sur sa famille. Ils ne connaissent que son frère Barthélemy et savent uniquement que l'Amiral était Génois — cittadino genovese — et si Gallo « l'a affirmatif dans la forme a écrit : « *Genuæ plebeis orti parentibus* », il serait bien difficile de dire quel est le sens « précis qu'il entendait attacher à cette expression. »

« *Genuæ* voulait-il dire, pour lui comme pour nous la ville « de Gênes proprement dite, ou l'Etat, la République de Gênes ? »

Regrettons tout d'abord que l'auteur, au lieu de recourir au texte même d'Antonio Gallo, l'ait reproduit d'après l'ouvrage de l'abbé Peretti (1). Il aurait vu que Gallo s'explique très clairement : « *Cristophorus et Bartholomæus Colombi fratres, natione Ligures ac Genuæ plebeis orti parentibus* (2). La nationalité ligurienne et la ville de Gênes, comme lieu d'habitation des parents de Christophe Colomb, sont très exactement spécifiés. Le moins que l'on puisse dire de l'omission de M. Peretti est qu'elle est tendancieuse.

(1) Abbé Peretti, *Christophe Colomb, Calvais, Corse et Français*, Paris 1888, p. 16.

(2) Muratori, *Rerum ital. Scriptores. De Rebus guenuensibus et de Navig. Colomb* XXIII p. 302.



Foglietta, qui, bien qu'il ne soit pas, à proprement parler, « le contemporain de Christophe Colomb » est très net lorsque, s'adressant poétiquement à l'Amiral, il l'appelle « Eternelle gloire des Liguriens et de Gênes, ta patrie (1). » Quant à Giustiniani, savant probe et consciencieux, il nous apporte non seulement son témoignage, mais celui même du fils de Colomb qui, mécontent des précisions apportées par Giustiniani aux origines modestes de l'Amiral, les conteste avec aigreur, mais n'ose pas s'attaquer à l'affirmation de l'écrivain qui dit que « jamais Génois n'atteignit gloire comparable à celle de Colomb » (2).

Que M. Capifali récuse les écrivains génois, suspects à ses yeux de partialité, on se l'expliquerait s'il ne passait sous silence ceux des autres nationalités qui ne mettent pas en doute l'origine génoise de l'Amiral. Pourquoi ne cite-t-il pas entre autres, les deux historiographes qui ont connu personnellement Christophe Colomb : Pierre Martir d'Angheria (3) et Barthélemy de Las Cases (4) qui nous enseignent que le découvreur de l'Amérique était ligurien ? (5).

« Quant aux testaments de Christophe Colomb en faveur « de Gênes, continue M. Capifali, *ils sont apocryphes*. (Voilà « une affirmation bien audacieuse !) Au surplus que Gênes nous « montre ces actes écrits de la propre main de l'Amiral et « sur du papier de l'époque, si elle les possède. »

Observons d'abord, avec l'abbé Casabianca, que ce n'est pas dans son testament, mais dans son acte d'institution de majorat du 22 février 1498 que Colomb déclare être né dans la ville de Gênes « Siendo yo nacido en Genova ». Si M. Capifali, au lieu de s'en rapporter à son auteur favori, avait consulté les vieilles archives de la République, on lui aurait montré au Palazzetto une copie de cet acte dont sa compétence aurait dû convenir que l'écriture et le papier sont bien des premières années du XVI<sup>e</sup> siècle (6). Peut-être alors aurait-il hésité à exprimer aussi vertement une opinion dont le poids est proportionné aux preuves qui l'appuient. Au surplus si le doute persistait en lui, il pouvait, à Séville, collationner cette pièce avec une autre expédition délivrée en 1524 par le notaire qui avait reçu l'acte original, (écrit, celui-ci, tout entier de la main de Christophe Colomb) : (7).

(1) Foglietta. *Clarorum Ligurum Elogia*. ap. Muratori t. p. 770.

(2) Giustiniani. *Annali di Genova* éd. 1537 fo 249.

(3) *Epîtres*, livre VI ep. 130.

(4) *Hist. de las Indias*, t. 1, p. 42.

(5) Egalement Ramusio, *Hist. Venetae*, p. 42.

(6) Filze *Politicorum* mazzo 1, n° 19.

(7) Est. I CIL P).

Sans faire le voyage de Gênes et de Séville, M. Capifali aurait pu, aurait dû même, consulter à la Bibliothèque Nationale le rarissime *Mémorial del Playto* (1) ; il y aurait appris que l'acte de 1498 avait servi de base aux décisions juridiques de 1605, 1608 et 1790 et que, dans les procès les plus violents que souleva l'héritage de l'Amiral, sa validité n'a jamais été contestée. C'est en vertu de ce document que le duc de Veragua reste encore de nos jours titulaire d'une rente que M. Harri-  
 risse évaluait en 1890 à 8 ou 10.000 dollars prélevés sur les villes de Cuba et de Porto-Rico. J'ignore si l'annexion de ces pays aux Etats-Unis a suspendu le paiement de ces redevances.

Le document que Gênes peut montrer a donc plus d'autorité que la pièce que voudrait voir M. Capifali, car, s'il est possible de fabriquer un document, il est plus difficile de le faire enregistrer trois fois en trois siècles et de le faire valoir sans contestation dans des conflits où des intérêts pécuniaires sont engagés.

Après avoir énuméré les raisons qui enlèvent à Gênes tout motif pour revendiquer Christophe Colomb et que j'ai reproduites sans en passer une ligne, M. Capifali conclut :

« Le champ reste donc parfaitement libre, et Calvi est  
 « admis à faire valoir ses raisons. Cette antique et charmante  
 « cité corse ne peut à la vérité nous montrer l'acte de nais-  
 « sance du grand amiral de l'Océan, mais elle justifie cette  
 « absence par ce fait que les archives ont été détruites à l'é-  
 « poque même où Christophe Colomb travaillait à réaliser son  
 « grand projet. Mais à défaut d'un acte authentique elle peut  
 « produire une telle quantité d'indiscutables présomptions  
 « que ce faisceau équivaut aux preuves les plus convin-  
 « cantes. Jugez-en : »

Bien qu'il soit difficile d'admettre que « le champ reste libre, » nous allons examiner les présomptions énumérées par les divers écrivains qui veulent imposer à Christophe Colomb l'origine calvaïse.

L'amiral était entouré de Corses. « Les compagnons de  
 « Christophe Colomb dont les noms sont venus jusqu'à nous  
 « ne sont pas nombreux et ces noms pour la plupart sont  
 « ceux des vieilles familles calvaïses : Torrès, Antonio Co-  
 « lomb (2), Balestrier, Agnez. Tous ces Corses étaient en Amé-  
 « rique en même temps que Colomb, etc. ».. (Capifali, op. cit.).

(1) B. N. série F. 363 (Réserve), fo. 139, cf. aussi Navarete, *Coleccion Viag*, A II, pp. 221, 225, 235.

(2) Ces noms sont loin d'être particuliers à la Corse. Calvi eut ses *Colomb* comme toutes les villes du littoral méditerranéen. Colomb est un ancien prénom qui sert de patronymique à des quantités de familles que ne rattache entre elles, quoi qu'en dise l'estimable Roselly de Lorgues, aucun lien d'origine.

La source unique de ces curieuses révélations est l'ouvrage de M. Peretti qui s'appuie sur la brochure de M. Casanova. Celui-ci peut-être nous donnera une référence sérieuse ? — En effet : « *La Giustificazione della Rivoluzione di Corsica*, écrit « ce dernier, nous dit que l'Amiral était entouré de marins de « Calvi : » (1)

Nous respirons : voici enfin un texte qui, trop récent pour faire autorité (l'ouvrage est du XVIII<sup>e</sup> siècle), témoignera au moins de la bonne foi des auteurs de la légende calvaïse. Déception ! c'est en vain que les « Colombistes » ont feuilleté jusqu'à la dernière page toutes les volumineuses éditions de la *Giustificazione*. Ils doivent reconnaître qu'ils ont été mystifiés.

Avec non moins de patience ces derniers ont reconstitué d'après les sources originales les rôles d'équipage de Christophe Colomb. Pas un Corse de Calvi ou d'ailleurs n'y figure.

Plus loin M. Capifali énumère nos compatriotes qui se sont illustrés dans les Indes au service de l'Espagne et en qui il veut voir des compagnons de Colomb, préposés par lui aux postes importants : ce sont Pierre-Paul Minucci, commandant de la ville de Portobello et Georges Minucci gouverneur de Pananca, tous deux étaient « de Calvi et vivaient au temps de l'Amiral », Michel-Ange Battaglini, général de la flotte espagnole, Jean-Antoine Vincentelli Leca de Calvi, comte de Cantillana : « *Il est certain qu'il s'était enrichi dans le Nouveau Monde où il avait accompagné son compatriote Christophe Colomb. etc.* ».

C'est dans la *Giustificazione* que les abbés Casanova et Peretti ont puisé les noms de ces *conquistadores*, mais où ont-ils lu que ces heureux insulaires ont été en rapport avec Christophe Colomb ou même qu'ils furent ses contemporains ? On ne rencontre dans l'article de la *Revue Hebdomadaire* pas une date même approximative. Le comté de Cantillana ne fut créé pour les Vincentello qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, et il ne semble pas que Jean-Antoine Vincentello, qui maria en 1581 sa propre fille à l'arrière petit-fils de D. Diego Colomb, fils de l'Amiral, ait été pour celui-ci un utile auxiliaire dans ses voyages.

C'est pourtant ce que croit M. Schœn (2), qui n'est pas regardant quant aux problèmes de temps et d'espace. « Jean Antoine, dit-il, qui tint le premier rang de richesse dans la « chrétienté, ... paraît être le capitaine Jean-Antoine Colomb,

(1). Martin Casanova, *La vérité sur l'origine et la patrie de Christophe Colomb*, Bastia 1880, p. 124.

(2). Henri Schœn. *De l'Origine corse de Christophe Colomb*, dans le *Mercure de France* du 16 Janvier 1918.

« *parent del'Amiral de l'Océan* ». Avant de hasarder ce propos, M. Schœn aurait pu s'assurer dans une bibliothèque quelconque de l'identité de Giovanni-Antonio Vincentello, fondateur du Mont-de-Piété de Calvi, beau-père du comte de Gelves, de la maison de Bragance, ancêtre, comme Colomb, des ducs de Veragua, l'un des hommes les plus riches de la chrétienté, au dire de Filippini. Le nom de sa famille était Vincentello et les comtes de Cantillana, ses descendants, prétendaient se rattacher aux Istria et aux Leca. Sile cousinage le plus vague l'avait uni aux Colomb, est-il admissible que, vivant en Espagne, Vincentello, dont la fille épousait un descendant de l'Amiral, ait négligé de rappeler une parenté aussi glorieuse et aussi profitable (1) ?

Mais, à défaut de ses parents réels, rejetés par M. Peretti, il était indispensable de doter Christophe Colomb d'une famille illustre. Pour ce faire, on se résolut à emprunter un peu partout. Gênes surtout fut mise à contribution par M. l'abbé Peretti : « La toute puissante République, dit M. Capifali, ne supportait pas que les familles corses portassent à son service leur véritable nom ; elle n'admettait à son service que des individus et non des familles dont l'influence aurait pu contrebaler celle des patriciens ». C'est pourquoi (ici je résume) les membres de la famille Colomb de Calvi servirent dans la marine génoise sous le nom de leur pays d'origine : Christophe Calvo, qui délivra Bonifacio en 1420, Jacopo Calvo, qui combat à Gaète en 1425, Antonio Calvo, qui va au secours du roi René en 1442, Jean-Baptiste Calvo, qui fait la course contre les Catalans en 1477, sont tous des Colomb de Calvi. Avec Christophe Colomb, un Bartolomeo Corso qui ne peut être que « le frère de l'Amiral » (?) Colomb l'archipirate et un autre Colomb « son oncle ». M. Peretti constitue ainsi une brillante tribu calvaïse dont le patronymique est Colomb. Il faut être bien peu éclairé pour ne pas le reconnaître.

Mais c'est un asile d'enfants trouvés que le livre de M. Peretti ! Ce disciple de saint Vincent de Paul suppose-t-il que tous ses adoptés sont nés de père et mère inconnus ? Il faut restituer les pupilles généreusement hospitalisés par MM. Peretti et Schœn à leurs parents. Nous avons vu que Jean-Antoine Colomb se nomme *Vincentello*. Colomb l'archipirate, s'appelle *Georges Bissipat, dit Colomb*, l'oncle supposé de l'amiral est un Français : *Guillaume de Casenove, dit Colomb*. La filiation des Calvo génois est connue, et, ne le fût-elle pas, la richesse des archives notariales et finan-

(1). Pour la famille de Vincentello. cf., Colonna de Cesari Rocca *Don Juan, sa famille, sa légende, sa vie*, dans le *Mercur de France* du 16 Janvier 1917.



cières permettrait au curieux le moins préparé de jeter à bas cette pyramide de personnages hétérogènes construite au petit bonheur. En aucun temps Gênes n'a empêché les Corses qui la servaient de porter sur le territoire de la République le nom de leur père, celui-ci fût-il proscrit. Les Colomb n'avaient pas d'intérêt à changer leur nom en celui de Chauve ou Chauvin, véritable équivalent du nom italien Calvo. (1)

Comment l'école de M. Peretti peut-elle ignorer que ces Calvo, à qui elle veut ouvrir toutes les portes de notre patrie, furent les pires ennemis des Corses? Antonio Calvo, entre autres, versa le sang corse à larges flots. La hache et la corde l'accompagnaient dans ses chevauchées, et ses bourreaux ne chômaient pas. Que l'on lise Giovanni della Grossa et l'on conviendra que la famille Calvo, même si elle avait produit le découvreur du Nouveau-Monde, ne pourrait attendre des Corses qu'un poteau d'infamie.

\*  
\* \*

Pour l'honneur de notre pays, j'aurais été heureux de rencontrer, à défaut de sources historiques, une tradition que ses origines rendissent respectable. Après M. Peretti, M. Capifali cite des vers latins « du XVI<sup>e</sup> siècle » dont il déduit que « c'est depuis les temps de Christophe Colomb lui-même » qu'il nous est donné de constater l'existence de la tradition, « non seulement orale, mais encore écrite, qui nous fait de « l'Amiral de l'Océan un Corse, un Calvais, un fils de « Cesia ».

Avec plus de détails, M. Schœn a parlé de ce poème « élégie latine très curieuse retrouvée dans les papiers d'une famille corse (laquelle?). C'est une complainte que le grand navigateur est censé adresser à la Corse et à sa ville natale. » Après en avoir traduit quelques passages, M. Schœn ajoute : « Il est peu probable que cette poésie... soit de Christophe Colomb lui-même dont rien n'atteste le génie poétique, mais elle est certainement fort ancienne (pourquoi?). Il semble donc que l'élégie ait été composée peu après la mort de Colomb et avant celle de Ferdinand. Gaston Paris, auquel cette pièce fut communiquée peu avant sa mort, n'hésitait pas à la placer au XVI<sup>e</sup> siècle, et son autorité en

---

(1) La théorie qui transformerait Cristoforo ou Antonio de Calvi en Cristoforo ou Antonio Calvi puis, par oubli de l'origine onomastique en Calvo, n'est pas aussi invraisemblable que le croit M. l'abbé Casabianca mais son application au XV<sup>e</sup> siècle est prématurée. Sur tout il ne faudrait pas qu'elle vise des personnages historiques dont l'identité n'est pas à établir.

« matière philologique est décisive. La tradition de l'origine calvaise de Colomb remonte donc au XVI<sup>e</sup> siècle, et probablement au commencement de ce siècle, c'est-à-dire au lendemain de la mort du grand navigateur. »

Or, dans une séance de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en date du 5 février 1886, où elle avait été lue, M. Gaston Paris, qui présidait, avait déclaré que « cette pièce ne devait être accueillie qu'avec beaucoup de défiance. » Ce qui n'empêcha pas M. Peretti de répéter à plusieurs reprises dans son livre qu'il était heureux de s'appuyer sur la déclaration de M. le Président de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres pour « constater littéralement l'existence de la tradition, etc. » (suit la phrase de M. Capifali citée au commencement de cet alinéa).

Quoi qu'en dise M. Schœn, Gaston Paris vécut assez longtemps pour désavouer les propos que M. Peretti lui avait attribués et déclarer que l'usage que l'on avait fait de son nom lui avait été « désagréable ». Néanmoins M. Schœn a osé ressusciter cet argument et employer au service de sa cause le nom d'un de nos plus illustres savants. Plus discret, M. Capifali, bien que conservant sa foi en l'élégie, s'est fait scrupule de la revêtir de l'estampille dérobée.

On s'est donc beaucoup avancé en faisant remonter au XVI<sup>e</sup> siècle la tradition calvaise. Il est vrai que M. l'abbé Casanova en fournit une autre preuve : « Il résulte des Annales Franciscaines, écrit-il dans le *Conservateur de la Corse* du 25 mars 1886, que Christophe Colomb est né à Calvi. » Sur une assertion aussi catégorique, M. Henry Harrisse retourna dans tous les sens les *Ragguagli... della Provincia Minore di Corsica*, imprimés à Lucques en 1671, et n'y trouva pas un mot ayant trait à la question.

..

Je ne voudrais pas laisser peser sur la tête de M. Capifali l'accusation formidable d'avoir forgé de toutes pièces les preuves dont il nous accable. Bien au contraire, il a prudemment écarté les témoignages de Gaston Paris, du duc de Veragua, de MM. de Giubega et Rossi, ceux-ci ayant fait savoir au public qu'on avait abusé de leur nom. Mais il n'a examiné qu'un côté de la question, il n'a exposé que les arguments de la thèse corse sans se préoccuper de ceux qui militaient en faveur de l'origine génoise de l'Amiral. Comme source unique il invoque « le livre très documenté et très complet de l'abbé Peretti.... livre, croit-il, de savant honnête et consciencieux ».

Il déclare en outre, sur l'autorité du docteur Savelli et du commandant Siméon de Buochberg, que « le père Denys de

« Corte, homme très éclairé, avait osé écrire que Christophe Colomb est né à Calvi : » Mais il ajoute que « c'est à l'abbé Casanova, auteur également d'un ouvrage sur l'Amiral, que revient plus particulièrement le mérite de nous avoir « révélé la plupart des autres (témoignages). »

En réalité le « mérite » de M. Casanova se borne à ceci :

Il a produit à l'appui de sa thèse deux textes : celui des *Annales des Franciscains* et celui de la *Giustificazione*.

On a constaté que ces deux textes étaient *inexistants*.

Il a prétendu que « l'acte de naissance de Christophe Colomb existait à Calvi et que M. le Préfet Giubega l'avait « trouvé dans les Archives de la ville. » (1)

La famille de Giubega et son représentant actuel M. Rossi n'ont cessé de protester contre cette assertion.

Il a publié dans le Figaro (2) « que le duc de Veragua, amiral des Indes descendant de Christophe Colomb, lui avait écrit qu'il avait découvert le berceau de son aïeul. »

Le duc de Veragua fit savoir que M. Casanova avait commis « une inexactitude manifeste et qu'il considérait sa conduite comme peu loyale. » (3)

Quant à M. Peretti, on lui doit :

D'avoir, pour les besoins de sa cause, falsifié, le texte d'Antonio Gallo.

De s'être attiré de Gaston Paris un désaveu humiliant pour l'emploi abusif qu'il avait fait du nom de ce savant.

De ne s'être pas contenté de dépouiller Gênes de son plus grand héros national, mais d'avoir emprunté à la Ligurie, avec moins d'aplomb encore que d'ingénuité, plusieurs de ses illustrations locales pour en faire des Corses indignes.

Enfin d'avoir amplifié et répandu les mystifications de M. Martin Casanova.

Reste le P. Denys. Les écrivains qui ont invoqué son témoignage ne sont pas d'accord sur l'époque à laquelle florissait ce digne ecclésiastique. L'abbé Casanova, lui-même, n'est pas fixé : tantôt il voit en lui un contemporain de l'Ami-

---

(1) Il a voulu probablement dire « acte de baptême ». Mais n'oublions pas que Christophe Colomb était né près d'un siècle avant que le concile de Trente ait prescrit la conservation des actes d'église. Il était donc inutile de déplorer les sinistres qui auraient détruit, au XVI<sup>e</sup> siècle suivant les uns, au XVIII<sup>e</sup> siècle, selon les autres, les archives de Calvi.

(2) N<sup>o</sup> du 27 janvier 1886.

(3) Lettre du duc de Veragua du 29 janvier 1886, lue par M. Harrisso à l'Académie des Inscr. et Belles Lettres le 14 février 1890.

ral, (1) tantôt il le fait naître vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. (2) M. Schœn lui fait composer, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, une thèse dans laquelle il assure que « l'Amiral est né à Calvi. » (3)

A la vérité, on sait que vécut en Corse, vers 1700, un moine nommé Francesco-Maria Arrighi Colonna, appelé en religion « Padre Frà Dionigi d'Omessà » (ou de Corte). Ce religieux a laissé des mémoires manuscrits. Si je juge le P. Dionigi d'après une petite brochure *pro domo* imprimée à Pise en 1733 (4) par ses soins, j'inclinerai à voir en lui le digne précurseur de MM. Casanova et Peretti.

On dit que les œuvres du P. Denys ont disparu. Je crains que nos érudits ne se soient pas donné pour les retrouver toute la peine nécessaire. Sans l'affirmer, je crois qu'un de ses manuscrits est, en original ou en copie ancienne, à la *Bibliothèque municipale* d'Ajaccio.

Car il faut remarquer qu'aucun de ceux qui ont soutenu la thèse de Christophe Colomb corse, n'a daigné puiser ses arguments aux sources qui devaient logiquement les leur fournir. Les archives de la Corse, et conséquemment celles de Calvi sont à Gênes. Dans la seule section *Corsica*, il n'y a pas moins de 1500 liasses ou registres contenant plus de 200.000 documents. Le fonds de la Banque de Saint-Georges n'est pas moins riche. C'est là qu'il convenait d'aller voir si les Colombo de Calvi ont joué un rôle dans la marine génoise ; c'est là que l'on devait rechercher les liens qui pouvaient rattacher l'Amiral à Calvi.

On a préféré fabriquer de nombreux arguments (5) dont un seul suffit pour disqualifier à jamais une thèse et celui qui l'a soutenue, et publier des dissertations puériles qui ont, il faut avoir la franchise de le dire, ruiné l'érudition corse dans l'esprit des historiens continentaux et qui rendraient impossible, au cas même où un document décisif serait produit, toute révision du procès.

(1) Casanova, *op. cit.* p. 11.

(2) Lettre à M. Serville, principal du collège de Calvi du 10 juin 1883, citée par M. HARRISSE, *Revue Historique* de Janvier 1890.

(3) Schœn, *op. cit.*

(4) *Vera ed autentica dimostrazione della discendenza del Padre Frà Dionigi d'Omessà... dalla nobilissima prosapia degli... principi Colonna di Roma.* (Pisa e Napoli 1733). Un exemplaire de cet opuscule est la propriété de M<sup>e</sup> Arrighi, du barreau de Paris, qui a bien voulu me le communiquer.

(5). Je n'ai pas cru devoir m'arrêter à certains d'entr'eux. Ceux qui sont tirés des *tonine* et des *cani corsi*, un dictionnaire italien suffit pour les réfuter. Joanne et Bœdeker apprendront à M. Schœn que Calvi n'a pas le privilège exclusif des dévotions à saint Jean-Baptiste, à saint Nicolas, à la Sainte-Croix ou à sainte Catherine.



Heureusement (ou malheureusement) cette révision ne sera jamais provoquée. Supposons que, par suite de circonstances miraculeuses, on rencontre, revêtu de formules de chancellerie qui permettent de le suivre à travers les âges, l'acte de baptême d'un Colomb né à Calvi au XV<sup>e</sup> siècle, et que ce Colomb ait été prénommé Christophe, il resterait à établir, et non sans difficultés, l'identité de ce Christophe Colomb avec son glorieux homonyme, le découvreur de l'Amérique. On verrait alors en présence deux Christophe Colomb, mais le calvais ne serait pas l'Amiral. Car, il y a vingt cinq ans, (1) on avait déjà relevé, dans les protocoles des notaires génois, 138 documents authentiques concernant une famille Colombo qui habitait la ville de Gênes et ses environs. Elle se composait de deux frères : Domenico et Antonio, fils de Giovanni, tous deux pères de plusieurs enfants. Parmi ceux-ci, deux fils de Domenico : l'un appelé Bartolomeo, l'autre Cristoforo, ce dernier qualifié en 1496 *amiral du roi d'Espagne*. Sur ces 138 actes notariés, 52 établissaient que le tisserand Domenico Colombo avait vécu constamment dans l'enceinte de la ville de Gênes de 1439 à 1470 (2). L'amiral, « âgé de plus de dix neuf ans » en 1470, néanmoins encore sous la tutelle de son père, était donc né à Gênes et probablement entre 1446 et 1451.

Qu'opposer à cela ? L'imagination même est impuissante à supposer la mine qui ébranlerait cet échafaudage. Peut-être objectera-t-on que tous ces actes notariés, provenant d'études différentes, concordant entre eux, insérés, à leur date, dans des registres paginés où aucun blanc n'a permis d'intercaler le moindre texte sans que l'œil en soit immédiatement frappé, sont des faux. On rappellera l'astuce et la perfidie des Génois d'autrefois et on en accablera leurs descendants. Mais qui se laissera convaincre par ces imprécations si l'on se rappelle que, lors du quatrième centenaire de Christophe Colomb, en 1892, les maîtres de l'histoire en France : Victor Duruy, Léopold Delisle, Siméon Luce, Maspero, Himly, Gabriel Monod, etc. reconnaissaient qu'aucune contestation ne pouvait être soulevée au sujet de l'origine génoise de Colomb ? A cette époque où s'engagèrent de nombreuses polémiques entre les biographes de Colomb à propos du caractère sacré de son œuvre, de la véracité de ses asser-

---

(1). Belgrano et Staglieno. *Documenti relativi a Cristoforo Colombo*, Gênes 1896.

(2). Harrisse. *Christophe Colomb, les Corses et le gouvernement français*, mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, le 14 février 1890.

tions, de l'authenticité du livre de son fils D. Fernan, tous admirent la concordance étroite des travaux des érudits avec la tradition répandue du vivant du grand navigateur, à savoir que celui-ci était né à Gênes, de parents liguriens.

\*  
\*  
\*

Vous m'avez demandé, cher Monsieur, de ne passer sous silence aucune des manifestations qui se sont produites en faveur de l'origine corse de Christophe Colomb. Si je devais réfuter toutes les formes sous lesquelles on a présenté les arguments groupés par MM. Casanova et Peretti, dix numéros de la *Revue de la Corse* ne suffiraient pas. Si Arrigo Arrighi, vers 1840, parle de l'acte de naissance de Christophe Colomb, son témoignage vaut celui que nous apporte Alexandre Dumas à propos du Masque de Fer. Arrighi, de son propre aveu, emprunta pour toutes ses productions historiques, plus à son imagination qu'aux documents poudreux des archives. Le procureur du roi Cuneo d'Ornano dans la *Revue de Paris* du 2 mai 1841, l'auteur anonyme de l'article paru dans l'*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, ne s'appuient que sur les papiers de la famille Giubega, laquelle s'est toujours défendue de posséder quoi que ce soit à ce sujet.

Plus tard le chanoine Fioravanti, directeur du *Conservateur de la Corse*, professeur au petit séminaire d'Ajaccio, a mené une campagne appuyée sur les « découvertes » de M. Casanova et Peretti. Un professeur du lycée de Charlemagne, M. Haussaire, a été « convaincu » par la thèse de M. Peretti. Un agrégé de lettres, M. L. Villat, en est « troublé ». Je ne crois pas que d'autres adeptes de Christophe Colomb français, corse et calvais se soient révélés dans l'enseignement où nos compatriotes occupent un rang fort honorable tant par la valeur que par le nombre.

La littérature a « donné » davantage. Le *Figaro*, le *Petit Journal*, le *Petit Marseillais*, le *Matin*, sur le continent, et, en Corse, de nombreux chroniqueurs sont revenus souvent à la charge. Presque tous ces articles sont rédigés sous l'inspiration du livre de M. l'abbé Martin Casanova, le plus ancien, le plus imagé, le plus audacieux de ces ouvrages.

Pour M. Lorenzi de Bradi, le conte de M. Casanova a servi de prétexte à l'éclosion d'un très beau poème intitulé *Napoléon, Don Juan et Christophe Colomb*. M. de Bradi est poète, et les fictions lui sont permises. Aussi a-t-il publié dans *Comœdia* une fantaisie sur Christophe Colomb où il a placé une gracieuse esquisse de la ville de Calvi. Les séductions d'un style enehanteur et d'une éloquence un peu

agressive auraient été plus redoutables pour Gênes que les 400 pages de M. l'abbé Peretti, si la cause n'avait été jugée en dernier ressort depuis longtemps.

Dans *Comœdia*, d'ailleurs, ce morceau était à sa place ; mais que dire des articles qui ont paru un peu partout où Christophe Colomb, véritable compère de revue, voisine avec les contemporains de Sampiero et ceux de Napoléon, où un personnage imprévu, *le duc de Malte*, vient affirmer avec l'autorité de son nom d'opérette, son cousinage avec l'Amiral, où les syllogismes renversants de l'abbé Peretti, vulgarisés par des plumes quelquefois séduisantes, font écarquiller les yeux de nos amis américains peu familiarisés avec notre humour insulaire ?

Lorsque je fis part à M. Lorenzi de Bradi de la lettre que vous aviez reçue de M. Rossi, où le représentant actuel de la famille de Giubega protestait contre le rôle attribué à son grand-père, M. de Bradi me répondit en souriant :

— Si Calvi ne veut pas de Christophe Colomb, je l'offre à Sartène. Nous avons un emplacement pour la statue.

M. de Bradi avait le dernier mot, et je ne doute pas que M. Capisali ne l'ait aussi sur moi, car notre distingué compatriote est balagnais, et les gens de Balagne ont toujours été réputés les plus spirituels de la Corse.

Mais, pour qu'il sache bien que nous ne sommes guidés, ni M. Lorenzi de Bradi, ni moi, par une prévention jalouse en faveur de notre arrondissement d'origine, je rappellerai à M. Capisali que, si Calvi veut élever un monument à la gloire d'un de ses enfants, les noms ne lui font pas défaut. Pourquoi ne pas se souvenir de ce Giovanni Antoine Vincentello qui, devenu, par sa fortune et ses alliances, l'un des personnages les plus considérables du monde chrétien, nous a donné à tous une leçon touchante de patriotisme en dotant sa ville natale d'un établissement de bienfaisance ? N'est-ce pas de Calvi qu'est sorti Miguel Mañara (Don Juan) que la littérature universelle a adopté comme son héros le plus chéri et que l'histoire regarde comme un des plus zélés et des plus généreux bienfaiteurs de l'humanité ? Et plus encore digne du souvenir des Français du continent et des français de Corse, Giovanni de Calvi (Mattei) qui, le premier, entrevit l'union de la France et de notre île, et s'employa hardiment, avant Sampiero, à faire de notre pays une province française. Que nos amis calvais le sachent bien, le jour où ils voudront célébrer la fidélité au foyer familial dans Vincentello, l'amour de l'humanité dans Magnara, la clairvoyance patriotique dans Giovanni de Calvi, je souscrirai le premier à la commémoration de gloires qu'aucun pays ne sera en droit de leur disputer.

Je crois, cher Monsieur, avoir répondu de mon mieux, c'est-à-dire par la synthèse des leçons de nos maîtres les plus intègres et les plus réputés, à votre désir de renseigner les lecteurs de la *Revue de la Corse* sur cette question qui n'est obscure qu'aux yeux des indifférents. Si un mot encore était nécessaire, je reproduirais ici l'opinion d'un de ces maîtres, Victor Duruy, dont la science et le patriotisme n'ont jamais été contestés : « *La Corse est assez riche de ses gloires nationales pour n'avoir pas besoin d'aller chercher en dehors d'elle des renommées retentissantes.* » (1).

Agréez, je vous prie, cher Monsieur l'assurance de ma considération la plus distinguée et de mes affectueux sentiments.

COLONNA DE CESARI ROCCA.

## ETUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE

### SAMPIERO EN CORSE

(Janvier-Septembre 1565) (2)

✱

La plaine orientale était ravagée d'un bout à l'autre. Ce n'était point assez. Il fallait que l'intérieur de l'île subît le même châtement. Le Sénat envoya pour cela des renforts à son général ; et quand le vide causé par le départ des Espagnols eût été comblé, Etienne Doria se mit de nouveau en campagne (10 juillet). Franchissant le mont de Tenda, il alla droit à Caccia, qu'on l'accusait d'avoir ménagée. De fait la destruction n'avait pas été complète. Il y avait encore des maisons debout, et des arbres et des vignes qui n'avaient pas été coupés ; cette fois, il ne laissa rien derrière lui. En des endroits écartés quelques champs de blé avaient échappé à la dévastation ; la misérable récolte avait été cachée dans le maquis ; on découvrit la cachette, et tout ce qu'on trouva fut jeté aux flammes. Après quoi on se rendit à Asco et de là à Giovellina. Les blés partout coupés et mis en tas dans le maquis furent livrés aux flammes, et les villages également.

Accouru avec quelques centaines d'hommes, Sampiero se porta aux gorges d'Omessa et y établit un retranchement. Il disposa sur le flanc de la montagne des quartiers de roche qui mus par un levier roulaient en écrasant tout ce qu'ils ren-

(1) Lettre de Victor Duruy de l'Académie française, membre de l'Institut, ancien ministre de l'Instruction publique, à l'abbé Casabianca qui sollicitait son avis sur la vraisemblance de l'origine calvaïse de Christophe Colomb — 29 janvier 1890. Casabianca, *op. cit.*

(2) Voir article précédent, N° 12, page 67.



contraient. Le spectacle était impressionnant, mais le moyen fut inefficace pour arrêter l'ennemi. Sauf un très petit nombre, les vieux soldats de Gênes évitaient ces projectiles d'un nouveau genre. Obliquant à droite, ils gravissaient les pentes de la montagne et en chassaient les Corses. Le défilé était tourné, et Etienne Doria entra à Omessa sans plus d'obstacle. On avait fait quelques prisonniers, ils furent pendus. La récolte, en partie battue, en partie cachée dans le maquis, fut la proie des flammes, ainsi que le village, qui était, dit le rapport, un beau village. Les tours des caporaux furent jetées à bas.

En se retirant Sampiero avait quinze chevaux pour l'accompagner. Il s'arrêta un moment à Corte pour se désaltérer et reprit ensuite sa marche vers l'intérieur. — Le jour d'après Etienne Doria arrivait aux portes de Corte, et la nuit, poussant les guastadori dans le bourg, faisait démolir la maison de Léonard et mettre le feu aux autres; pauvres maisons construites en pisé : il suffisait d'y allumer le feu, le plancher flambait, la toiture tombait et les murs se disjoignaient et s'écroulaient.

Quatre cents hommes de pied et 80 chevaux allaient le même jour à Venaco. Au lieu de se retirer au maquis, comme on avait fait ailleurs, les habitants allèrent implorer leur pardon : ils promettaient d'être à jamais fidèles à leurs seigneurs les Génois et offraient de ravitailler l'armée en viande pendant un mois. Offrandes et supplications furent inutiles : « *Brugiorno tutte le terre (villages) di Venaco et tutti li grani* » ; et prenant à gauche descendirent jusqu'au Tavignano, attendirent là Etienne Doria avec le reste de l'armée, et marchèrent tous ensemble du côté de Bozio. Ils y arrivèrent dans la nuit et s'arrêtèrent dans la plaine. Une partie de la récolte était encore sur pied ; on brûla ce qui était en tas, on brûla les villages les plus rapprochés, et l'on se mit en route sans perdre de temps. Zuani et Tallone marquèrent les dernières étapes de cette expédition sinistre. Le retour à Bastia se fit par la Padulella (25 juillet). Les dégâts étaient inconnus. En même temps qu'on détruisait les récoltes, on tuait les bœufs de labour, et l'on pendait les hommes qu'on avait pu arrêter.

Malgré cela, Etienne Doria n'était pas content encore. A Corte, il avait proposé aux défenseurs du château de se rendre, et ceux-ci lui avaient répondu par des coups d'arquebuse. Il entendait répliquer à coups de canons et s'emparer de la place.

Le 27 Août il arrivait devant Corte avec deux pièces de canon et les faisait aussitôt mettre en batterie. Pour donner l'assaut et tenir les Corses en respect, il avait emmené 1500 soldats,

sa cavalerie, une compagnie de gentilshommes corses à la solde de Gênes, et pour subvenir aux besoins de tous il avait derrière lui un train de 500 bêtes de somme avec leurs conducteurs appartenant à l'armée ou fournies par la Balagne, le Nebbio, etc. Les deux canons tirèrent contre le château 254 coups en trois jours, à la fin du 3<sup>e</sup> jour l'attaque fut décidée et menée jusqu'au pied des remparts, puis remise au lendemain, par suite de la résistance qu'opposaient les défenseurs. Ceux-ci ne voulaient à aucun prix, et Piero d'Orezza qui les commandait moins que tout autre, tomber aux mains des Gênois. Ils profitèrent de la nuit pour s'évader. Leur évaison étonna l'ennemi qui les entourait, elle étonne encore aujourd'hui ceux qui visitent ces lieux ; mais peu importent ces choses, elle laissait Etienne Doria maître absolu du château. Il le fit démolir de fond en comble, jusques et y compris la citerne qui recevait l'eau des toits, et se disposait à retourner à Bastia.

L'affaire ne devait pas se terminer d'une manière aussi simple. Sampiero avait trouvé cette fois des cœurs prêts à l'écouter, et huit mille hommes, au dire de Filippini, avaient répondu à son appel. Ce chiffre est, de toute évidence, exagéré, mais il est un indice du sursaut que la parole et la constance du héros avaient produit dans les âmes. Il n'y avait pas de meilleure position pour attaquer l'ennemi que les gorges d'Omessa. Il avait groupé ses hommes entre le village et le col de San Quilico, il avait défoncé les chemins, coupé les arbres et construit des barrières avec ces abatis. Surpris et attaqué dans ces conditions, l'ennemi ne pouvait manquer de succomber. Etienne Doria qui, en prévision d'une attaque toujours possible, tenait son armée massée auprès de lui, ignorait ce qui se passait à distance. Des groupes de Cortenais, de Niolins, de Caccianinesi qui tournoyaient autour de Corte, l'empêchaient de voir au delà, et il ne soupçonnait rien du péril où il allait s'engager, quand frère Martin de Ste Lucie vint lui apprendre ce qui se passait.

Sampiero était redevenu redoutable. Etienne Doria le sentit si bien qu'il fit cacher sous terre un de ses canons pour empêcher qu'il ne tombât aux mains des Corses, et mit l'autre en morceaux. Les morceaux chargés sur des mulets, il partit avec son armée. Mais au lieu de s'engager dans le défilé de San Quilico, il tourna à gauche et prit par le col d'Ominanda derrière la montagne de Soveria.

Il espérait, en la contournant, arriver à Omessa, et là — l'embuscade étant dépassée, — reprendre le droit chemin par lequel il était venu. Il avait mal compté. Sampiero, déçu dans

son attente, franchissait la montagne et tombait sur les colonnes génoises. La confusion qu'il provoqua dans les rangs ennemis, leur fit prendre un chemin qui semblait au bout de quelque temps un chemin sans issue. C'étaient Francesco et Piero de Santo Antonino qui avaient inspiré ce choix. On se demandait s'il n'y avait pas eu là un acte de trahison, et s'il ne fallait pas les châtier. Mais tous comprirent qu'à cette heure une défaillance pouvait être fatale, qu'ils risquaient d'être coupés en morceaux et même rôtis : ils se raidirent devant le danger et firent face de toutes parts. Des soupçons se faisaient jour en même temps parmi les Corses, provoqués par la présence d'Achille de Campocasso qui se tenait depuis si longtemps à l'écart, et aussi par les marques d'affection que Sampiero venait de donner à Piero d'Orezza le commandant du château de Corte, Jacques de la Casabianca, qui était ennemi de Piero, s'en offensa et criait à son fils : « Tiens-toi sur tes gardes ! » Cela rendait la poursuite moins pressante. Les Génois purent respirer un peu, et un Corse qui servait dans leurs rangs, Lucaperro d'Ampugnani, les tirait du mauvais pas où ils s'étaient engagés. Grâce à sa connaissance des lieux, ils parvenaient tout en combattant à déboucher dans la plaine, et suivant le cours du Golo, arrivaient la nuit à Pontevecchia.

Leur angoisse n'était pas calmée : on passa la nuit sur le qui vive ; on faisait fondre des balles pour le combat du lendemain, Etienne Doria donna sa vaisselle d'étain. Le lendemain, Sampiero jugeait la poursuite inutile. L'occasion de vaincre était passée. Ce n'était pas en plaine qu'on pouvait la retrouver.

Cette lutte homérique, digne de passer dans l'histoire, au dire d'un des principaux combattants (Alexandre Gentili d'Erbalonga), n'avait pas donné de résultat. Etienne Doria retournait à Bastia, malade, épuisé par l'effort, mais sauvé du désastre et fier des succès remportés dans la campagne.

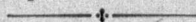
« J'ai détruit 123 villages, » disait-il. Quant à Sampiero, rien ne pouvait l'abattre. Au retour, il conférait à Sainte-Lucie avec les chefs de sa suite sur la conduite à tenir, quand il fut rejoint par Antonpadovano. C'était l'ambassadeur qu'il avait envoyé au roi de France. La réponse qu'il apportait était pleine de promesse, Catherine de Médicis était plus que jamais disposée à servir les intérêts des Corses.

DOM PH. MARINI, O. S. B.

(à suivre)

## ETUDES LINGUISTIQUES

## Quelques Remarques sur l'orthographe corse



Le renouveau d'intérêt dont bénéficie actuellement notre langue provoque une abondante floraison de productions littéraires dans les journaux corses de l'île et du continent. A côté d'auteurs déjà consacrés par une gloire indiscutable, d'autres se révèlent par ci, par là, plus ou moins bénis des Muses. Il m'a paru utile, pour éclairer ceux qui s'essaient dans le maniement de notre idiome, et pour mettre une première pierre à l'édifice de l'unification linguistique, de fixer quelques règles de l'orthographe corse, en attendant de pouvoir livrer au public une œuvre d'une plus grande portée (1).

L'orthographe corse n'a pas encore été réglementée. Signalons toutefois quelques rares et louables tentatives : Falcucci (2), Vattelapesca (3), Mgr. de la Foata (4), les fondateurs de la *Cispra* (5). Ces derniers considèrent l'absence de règles comme un symptôme de jeunesse pour notre langue. S'il est vrai qu'on ne peut, ni doit « instaurer une langue corse » qui existe et se fait toute seule, je crois qu'il est bon d'éviter aux nouveaux venus de sa littérature écrite des errements inutiles. L'impression de maladresse produite par certaines œuvres publiées, m'engage à rappeler même des principes élémentaires qui pourront paraître enfantins à bon nombre de mes lecteurs. J'indique avant de commencer que, sauf mention spéciale, mes exemples sont empruntés au dialecte de Renno (province de Vico) de même je signale une fois pour toutes que j'écris en PETITES CAPITALES la *prononcia-tion figurée française* de certains mots corses.

Un premier principe général me semble être celui-ci : La langue corse étant sœur (et non fille) de la langue italienne, l'alphabet corse doit avoir autant que possible la même valeur phonétique que l'alphabet italien.

□. — Il doit être admis par exemple que *u* représente le son français *ou*, ce qui évitera d'écrire *ou paese dimenticaton*. Cette erreur semble commise par un continental à qui on dicterait du corse.

(1) — *Grammaire de la langue corse* (en préparation)

(2) — *Vocabolario Corso* (V. *Revue* nos 9 et 10).

(3) — Dans quelques notes de la revue *Cirno*, (1905) organe de l'Académie *Cirnea* par lui fondée.

(4) *Souvenirs poétiques* (pp. 219-224.) parus en 1897.

(5) — X. Paoli et J. T. Versini dont nous voudrions voir revivre l'intéressante anthologie annuelle (1914).



**E-O.** — Il serait à souhaiter (provisoirement au moins) que chaque auteur marque — dans la mesure des ressources typographiques dont il dispose — la valeur des *e* et des *o* tels qu'on les prononce dans son dialecte : un accent aigu pour le son fermé, un accent grave pour le son ouvert. Cela il est vrai ne se fait pas en italien, mais si cette règle était suivie, la tâche des compilateurs futurs du *Diziunariu Corsu* serait facilitée, à cause des différences de prononciation qui existent suivant les régions.

**J.** — La *Cispra* conseillait d'écrire *j* « là où il faut prononcer deux *i* » et proposait comme exemples *sajetta*, *beje*. Mais on ne prononce pas *saiietta* ; il est donc plus naturel et plus simple d'écrire *saietta*. Toutefois, à la fin de certains mots pluriels, le double *i* se prononce, et doit s'écrire : ainsi *imbii*, *bulii*, *occhii*. On peut aussi écrire les deux *i* lorsqu'ils sont accentués, (ex. : *imbii*) et les remplacer par *i* ou *j* lorsqu'ils sont atones (*occhi* ou *occhj*). Au commencement des mots il n'est pas nécessaire d'écrire *u jornu*, ni *u yornu*, mais simplement *u iornu*.

**A.** — Lorsque deux *a* se suivent (préposition et article) on peut les remplacer par un *à*. ex. : *andà à casa* (= *a a casa*).

**CONSONNES.** — La notation attentive des doubles consonnes est nécessaire pour conserver aux mots leur valeur phonétique (sauf lorsque dans la prononciation d'une région on ne fait sentir qu'une consonne simple : *core*, *feri* pour *corre ferri*). La *Cispra* a tort, je crois, de recommander l'orthographe *ochj minacia*, alors que la prononciation fait sentir deux *c*. Les doubles consonnes permettent aussi d'éviter certaines confusions de mots. Exemples :

|                               |                               |
|-------------------------------|-------------------------------|
| <i>acetu</i> (vinaigre)       | <i>accettu</i> (j'accepte)    |
| <i>arestu</i> (n. de lieu)    | <i>arrestu</i> (arrêt)        |
| <i>belu</i> (voile)           | <i>bellu</i> (beau)           |
| <i>bulatu</i> (volé)          | <i>bullatu</i> (timbré)       |
| <i>caru</i> (cher)            | <i>carru</i> (char)           |
| <i>cera</i> (cire)            | <i>cerra</i> (cruche)         |
| <i>culà</i> (là-bas ; couler) | <i>cullà</i> (monter)         |
| <i>core</i> (cœur)            | <i>corre</i> (courir)         |
| <i>lasciami</i> (laisse-moi)  | <i>lasciàmmi</i> (me laisser) |
| <i>rosu</i> (rongé)           | <i>rossu</i> (rouge)          |
| <i>rota</i> (roue, robe)      | <i>rotta</i> (brisée)         |
| <i>scapatu</i> (étourdi)      | <i>scappatu</i> (échappé)     |

A propos de *lasciami*, indiquons que l'on doit unir le pronom au verbe, et non l'en séparer par un tiret. (*lascia-mi*).

**C. G.** — Ces lettres ayant le son dur devant *a o u*, on ne doit pas écrire *laghu* (*lagu*) *soghu* (*sogu*). L'*h* ne doit se mettre que devant *e* et *i* (ex. : *chere*, *chironciulu*) lorsqu'il faut conserver à *c* et *g* le son dur.

**SCI. — SGI.** — Il est un mot, fréquemment employé et dont l'orthographe est jusqu'à présent bien flottante; c'est celui qui signifie : monsieur. Voici les diverses formes que l'on rencontre dans les œuvres imprimées : *ciò*, *giò*, *jò*, *sciò*, *sgìò*. Si l'on admet le principe de l'orthographe italienne posé plus haut, les quatre premières formes doivent être éliminées. La première en effet devrait se prononcer *tchio*, la 2<sup>e</sup> *pgio*, la 3<sup>e</sup> *io*, la 4<sup>e</sup> *chio*. La 5<sup>e</sup> est celle qui semble rendre le mieux l'originalité du son corse dans ce cas. On réservera *cio* pour des mots comme *ciontru*, *gio* pour *giovanu*, *scio* pour d'autres cas qui vont nous permettre d'étendre la portée de cette remarque.

Considérons le mot *sciotta* (ailleurs *sciocca*) qui, isolé, se prononce *chotta*, tandis que dans certains cas il doit se prononcer *jotta*. Ainsi *duie sgiotte* et *tre sciotte* ne se prononcent pas de la même manière et ne doivent pas s'écrire de la même façon. De même on écrira *pane sgiollu*, mais *sciollu cume u pane*, *cascia* (*cacha*) et *casgiu* (*cajou*), *sciolsfaru discioltu*, *masciu*, mais *frisgettu*, *camisgia*, *Tumasgiu*. *Fàscianu* (verbe) doit pouvoir se distinguer de *fasgiànu* (subst.). Jaune se dit tantôt *sgiallu* tantôt *giallu*. Il faut pouvoir distinguer ces deux prononciations ; il faut pouvoir distinguer aussi *sgiallu* de *sciallu* (châle). L'orthographe proposée permet de le faire.

Lucciardi écrit *u scio*, *casciu*, *fasgioli*, en marquant par des italiques les groupes *sc*, *sg* quand ils ont le son du *j* français. Il serait bon d'éviter ce subterfuge typographique comme une complication inutile. Il est plus simple et plus rationnel d'écrire *u sgio*, *casgiu* etc.

**B. V.** — Une difficulté analogue est celle que présentent certains mots dont le *b* initial étymologique se prononce quelquefois *v*, et d'autres dont le *v* initial étymologique se prononce parfois *b*. C'est un caractère curieux de la langue corse que cette confusion du *b* et du *v*. Nous avons déjà, dans certaines régions (Niolo p. ex.) la confusion des labiales *p* et *b*, et celle des dentales *r* et *v* (*una balaia* pour *una palata*). L'affinité d'espèce entre ces lettres explique le phénomène, qui fait que l'on trouve *balco* dans le vieil italien, et *palco* dans le moderne. La confusion du *b* et du *v* (ou plus exactement du son *w* anglais) est à peu près générale en corse, selon la loi suivante : *Le son dur est conservé au b ou donné au v après*

un obstacle phonétique quelconque (signe de ponctuation, consonne, voyelle accentuée). Dans les autres cas le son doux est préféré. Ainsi on dit : *buccone*, un *buccone* très *bucconi* mais *u wuccone*. De même : *becchju*, un *becchju*, è *becchju* mais : *u wecchju*. Doit-on conserver la même orthographe dans les deux cas ? Lucciardi use ici encore d'un procédé un peu factice : il écrit le *b* en italique lorsqu'il doit se prononcer *w*. Le seul avantage de cette orthographe est de conserver le *b* étymologique de mots comme *bellu*, *bracciu*, *Bernerdu*. Mais les inconvénients sont plus nombreux. Comment faire si l'on doit citer un mot entier en italique ? Mettrait-on alors ce *b* en romain ? — L'orthographe étymologique n'est pas respectée en écrivant avec un *b* des mots ayant régulièrement un *o* (*chi binu* !) — L'orthographe étymologique est parfois difficile à établir : on ignore p. ex. l'origine de *berciu*. Faudra-t-il écrire *u berciu* ou : *u verciu* ? Dans une spirituelle poésie de Maistrale (*Par s'alloghiu*) on lit :

*Ancu par vene berclu, sordu e mutu,*

alors que dans certaines régions, et à Marignana, pays de l'auteur, ce vers se prononce :

*Ancu par bene verciu, sordu e mutu.*

D'après cet exemple on voit combien il importe de ne pas aller à l'encontre de la prononciation. Aussi, sans se soucier de l'étymologie, Lucciana écrivait : *una orava donna, u primu avucatu di Vastia, duru fu lu vuccò*, etc. Une petite difficulté se présente ici. Le *o* a en Corse, dans la plupart des régions, le son du *w* ou simplement de *u*, (survivance de la confusion latine entre *u* et *o*). Mais dans certaines régions (sud. p. ex.) le *o* a le son dur du français ou de l'italien moderne, sans que nous puissions le distinguer de celui qui se prononce *w*. Il nous manque pour cela un signe spécial.

**F. V.** — L'adoucissement des consonnes initiales est fréquent en Corse. Ainsi *f* s'adoucit parfois en *o* dans la prononciation. *u fattore* se prononce ou *vattore*. De même le *c* initial entre voyelles se prononce comme un *g* : *una cosa* (ou *una cosa*) ; de même à l'intérieur des mots : — *sicuru* (*siguru*). C'est le même phénomène qui a donné en italien *ago* (au lieu de *aco*,) *gonfiare* (de : *conflare*). Faut-il écrire en corse *una gosa, u vattore* ? Ce serait sans doute défigurer étymologiquement trop de mots, et le plus simple est de conserver l'orthographe étymologique, en posant la règle d'adoucissement (la même que pour le *b* et le *v*). Mais quelle que soit la solution, une réglementation officielle et unique est désirable.

**CHI — CHJ.** — *chi* suivi d'une voyelle dans le même mot ne se prononce pas en corse comme dans l'italien moderne.

Ainsi *chiave*, *chiamà occhiu* ont ce son palato-lingual signalé parfois comme une originalité du corse, mais qui se retrouve dans le sarde de Tempio et, plus ou moins sporadiquement, dans tout le midi de l'Italie. Le toscan ancien a peut-être connu lui-même ce son que les Italiens appellent *schiacciato* et qui est aujourd'hui remplacé, en Toscane, par un son guttural pur. Les grammairiens italiens ont noté cette ambiguïté du groupe *chi*, destiné à rendre deux sons différents dans certains dialectes. En corse, à côté de cas où *chi* devant voyelle a ce son « écrasé » il y en a d'autres où ce son existe devant consonne. Ainsi dans *chjrchjellu* il ne se prononce pas comme dans *chirchennu*, bien que la position soit la même. Si nous écrivons partout *chi*, cela ne nous permettra pas de distinguer la prononciation dure de quelques mots (assez rares d'ailleurs) comme *Chilgu*, *Chigliani*, *chiglia*, *chivi*, *Chidazzu*, *chiccara*, de la prononciation palato-linguale qui est plus fréquente. La nécessité d'une orthographe distincte me semble donc indiscutable et facile à réaliser. Il suffira d'écrire *occhju*, *chjave* à côté de *Chigliani*, etc. Là où un *i* suit le son *chj* et se confond avec lui il est inutile de l'écrire. Bien que Falcucci écrive *chjinà* et *chjirlà*, il suffit d'écrire *chjnà*, *chj* indiquant suffisamment le son *schiacciato*.

**GHI — GHJ** — La question du *ghi* est plus complexe. Ici encore nous sommes en présence d'un son difficile à noter, et qu'il faut entendre prononcer pour bien le connaître. Voici d'abord des remarques.

1<sup>o</sup>) Le *j* étymologique initial, qui reste en position faible (on l'écrit *i*) devient quelquefois le son palato-lingual *ghj* en position forte.

| LATIN    | CORSE        |               | ITALIEN  |
|----------|--------------|---------------|----------|
|          | Posit. forte | Posit. faible |          |
| juvat    | ghjòva       | mi iova       | giova    |
| juvencus | ghjuvencu    | u iuvencu     | giovenco |
| Johannes | Ghjuvanni    | o Iuvà !      | Giovanni |
| janua    | Ghjenua      | di Ienua      | Genova   |

2<sup>e</sup>) Même remarque pour les mots italiens renfermant *ghi* suivi d'une voyelle : *ghiaccio* se prononce en corse tantôt *ghjacciu*, tantôt *u iacciu*.

3<sup>e</sup>) Le *g* étymologique initial, resté en italien reste quelquefois aussi en corse : *galera*, *galoppu*.



et quelquefois devient tantôt *ghj* palato-lingual, tantôt *i* (suivant la règle de position établie plus haut)

|              |   |                |   |                |
|--------------|---|----------------|---|----------------|
| <i>gallo</i> | — | <i>ghjallu</i> | — | <i>u iallu</i> |
| <i>gamba</i> | — | <i>ghjamba</i> | — | <i>a iamba</i> |
| <i>gente</i> | — | <i>ghjente</i> | — | <i>a iente</i> |

sans qu'il soit facile, je crois, de fixer la règle de persistance du *g*.

4<sup>o</sup>) Dans le corps des mots, *gi* italien suivi de voyelle se prononce aussi *ghj*. Ex :

*Maggio maghju-aggio* (vx. toscan) *oghju*.

Comme pour *chi*, les cas où *ghi* a le son dur sont rares en corse. Il est cependant nécessaire de pouvoir distinguer, p. ex, *maghi*, pluriel de *magu*., de *maghj*, pluriel de *maghju*. Et on écrira : *alloghju*, *ghjornu ghjacciu*.

**DD — DH — DR** — Le groupe *ll* de l'italien *cavallo* se prononce à peu près de la même façon, difficile à noter phonétiquement, dans le nord de la Sardaigne et le sud de la Corse. Certains auteurs ont cru pouvoir en représenter le son par *dl* (p. ex: A-L. Ortoli de Tallano dans ses *Scherzi poetici*) ; d'autres par *dr* (*cavadru*, *suredra*). L'abbé de la Foata prétend que la lettre *r* « ne sonne point dans la prononciation de ces mots » et il écrit *cavadhu*, *suredha*). Sur ce point encore, il serait bon que l'unification se fasse le plus tôt possible.

— Il faudrait aussi marquer par une apostrophe chaque lettre qui disparaît dans la prononciation p. ex: *u'mbrogliu*; *e dici'rosse* (pour : *e dici grosse*).

Pour finir, notons qu'en attendant l'unification des dialectes corses, chaque auteur peut et doit écrire suivant la prononciation généralement adoptée dans sa région. Ainsi les Vicolais écriront *Corsica*, comme le leur conseille *A Cispra* puisque ce changement de *s en z* est une des caractéristiques de leur dialecte. Cette orthographe régionale permettra à chaque écrivain de conserver la saveur particulière de son dialecte, au lecteur de reconnaître et de goûter ces particularités, aux linguistes d'étudier plus de formes spéciales et de mieux apprécier l'infinie richesse de notre langue.

Quand ces remarques rapides seront complétées et officiellement sanctionnées par les sociétés corses créées pour la défense de notre idiome, et surtout quand elles seront adoptées par tous nos écrivains, il sera permis d'affirmer que notre langue nationale aura fait un grand pas vers plus de cohésion et par conséquent plus de vitalité.

Paul ARRIGHI.

## LE THÉÂTRE CORSE

## BOUZOU (V.-E.) : Vannina d'Ornano.

Dans le drame qu'il a consacré à la tragique histoire de Sampiero — le héros corse animé contre Gênes d'une haine implacable et immolant sa femme à sa patrie — M. Bouzou ne s'est pas soucié de respecter absolument la vérité historique. Il ne s'agit pas de discuter si Vannina a réellement cédé aux sollicitations du vieux doge de Gênes pour sauver un mari qu'elle n'a cessé d'aimer ; une seule chose importe : cette œuvre, qui a pris dans l'histoire de Corse ses personnages et son point de départ, est-elle, à défaut de vérité historique, riche d'une vérité psychologique et humaine ?

Or, à vrai dire, il ne le semble pas. — Deux scènes essentielles : le doge et Vannina, Vannina et Sampiero.

1. Le doge est tout à fait déplaisant : « ridé, vieilli, cassé », il croit devant Vannina, dont la beauté l'éblouit, voir refleurir « son dernier printemps » et il implore, « abêti », être « abject » dans une ville « immonde », l'amour de celle qui vient le supplier. Il est capable au surplus, — mais ce n'est pas lui, c'est M. Bouzou, — de trouver de fort jolies expressions, délicatement imaginées, pour décrire une lèvre rose.

Comme une âme de fleur où l'abeille se pose.

Mais il faut pour cela qu'il n'entende point « rugir » son prisonnier Sampiero, car ce seul nom le plonge en d'indictibles terreurs et lui fait perdre tout bon sens :

Il rugit comme un fauve et ses chaînes de fer.

Font, quand il se remue, un bruit épouvantable.

Ah ! qu'en termes naïfs ces choses là sont dites !

— Vannina le raille, l'injurie, lui dit « vous » ou « tu » alternativement et non point par raison profonde, mais suivant que le rythme du vers réclame un pluriel ou un singulier. Elle refuse d'abord de suivre le doge « sur un terrain brûlant » (*sic*) ; mais pour obtenir la liberté de Sampiero, elle finit par promettre de consentir à ses infâmes propositions.

2. Sampiero apparaît, « amaigri, barbe inculte, aspect farouche, regard à l'éclat intense » et il affirme en de fort beaux vers sa haine immortelle :

Tant qu'un souffle pourra s'exhaler de ma gorge,  
Tant que je serai là debout, encor vivant,  
Tant que je n'aurai pas enfin, en expirant,  
Jeté mon dernier cri de vengeance certaine,  
Tu sentiras partout comme un relent de haine.

L'univers te maudit et moi je te déteste.

La présence de Vannina n'apaise point sa fureur : il traite avec mépris celle qui put courber un front corse devant l'ennemi de la patrie et il refuse la liberté. On la conquiert, mais on ne la sollicite pas ; encore moins l'achète-t-on et, quand Sampiero en soupçonne le prix, il sent un infini dégoût l'envahir ; repoussant la femme faible et douce qui murmure son nom avec tendresse, il la tue en affirmant sa foi dans la patrie qui justifie tous les sacrifices et punit toutes les défec-tions.

Dénouement évidemment corse et digne de Corneille ! Il faut féliciter M. Bouzou de nous en avoir fait sentir la grandeur tragique et l'émotion. Mais que de subtilités pour y parvenir par des chemins trop fleuris qui sentent la pastorale et l'idylle ! Pourquoi avoir fait de Vannina une dame « de qualité » ? L'appréciation est du doge, et Sampiero, au plus fort de sa colère, lui dit fort galamment « Madame ». Tout cela sonne faux. Cette enfant de Cyrnos qui, au lieu d'aimer et d'agir, discute, fait la pédante et déclare que le devoir n'est pas un, ne serait pas déplacée parmi les habitués de l'hôtel de Rambouillet ; même elle fait penser au célèbre Bellac du *Monde où l'on s'ennuie*. Il y a plus : Vannina fait de la propagande défaitiste. Elle, qui affirmait d'abord, en face du doge, les re-tours possibles de la fortune,

Chez un peuple expirant qui veut mourir debout,  
la voici qui se livre à d'interminables considérations sur le sang inutilement répandu, sur les conquêtes qui font mourir les vainqueurs, sur la vanité de ces mots : devoir, honneur patrie :

Ah ! je les hais, ces mots, serviteurs du trépas.

.....  
Ils sont l'âpre aliment des Molochs éternels  
Dévorateurs brutaux du rêve et de la flamme.

Et le geste de Sampiero ne doit pas être interprété autrement que comme le triomphe de l'idée patriotique sur les théories sentimentales ou perverses qui prétendraient l'affaiblir. Ne cherchons dans ce drame ni vérité historique ni vérité psychologique : *Vannina* est avant tout une pièce symbolique.

Voilà pourquoi il nous laisse un peu froids. De l'histoire la plus vivante et presque la plus bouillonnante, M. Bouzou n'a tiré que des tirades philosophiques et morales qu'il a placées dans la bouche de personnages qui sont des symboles.

On en retiendra de beaux vers, et à travers quelques maladresses, les promesses d'un véritable talent.

Louis VILLAT.

## ÉTUDES ETHNOGRAPHIQUES

## Survivances linguistiques en Corse : CARACUTU.

*Caracutu* est le nom corse du houx (*Ilex aquifolium*) et du petit houx (*Ruscus aculeatus*, une Liliacée). M. Philipon (1) qui paraît ne pas connaître le mot corse, donne *Caracutios*, probablement d'après Hübner (2), comme nom d'homme ibère. *Caracutu* est donc à n'en pas douter un vocable ibère. Comme lieux dits, souvent comme appellation d'une fontaine ou source, nous trouvons entre autres.

Fontaine de *Caracutella* (Piedicroce); *Caraciuti* (Hameau de Penta-di-Casinca) *Ocivacca-al-caracutu* (Asco, d'après le Plan du terrier);

Fontaine du *Caracutu* (Forêt de Vizzavona); *Caracutola* (Commune de Palneca et Ciamannacce, Plan du terrier);

Poggiale della *Pietra Caracuta* (Domaine de Galeria, Plan du terrier); Gagliana *Caracutu* (Galeria, terrier);

En Sardaigne, je trouve de même *Fontana Caracuto* (feuille Tempio Pausania de la *Carta d'Italia* au 50.000). Le vocable n'est d'ailleurs pas mentionné dans le vocabulaire de Spano.

Le nom du village *Calacuccia* chef-lieu de canton de la région montagneuse du Niolo, semble être une corruption de *cara-cutios*. L'échange des liquides l et r est trop fréquent pour s'ériger en difficulté; il y a d'ailleurs dans la commune de Grosseto un lieu-dit *Carracuccia*. *Cuccia* pour *Cutios* peut être une « italianisation ».

Dans ce même ordre d'idées, mérite d'être signalé le nom de la chauve-souris dans plusieurs régions du Niolo: *Cincipinnellu* (Corscia et Montestremo); *cinciminellu* (Corscia). *Pinnellu*, de penna, plume, pour aile (*pars prototo*) se retrouve dans le *topu pinnellu* (Aleria). Mais je n'ai rencontré nulle part en Corse le *cinci*, premier élément du composé; par contre j'ai trouvé à Fonni dans les montagnes du centre de la Sardaigne: *cincimurru* (chauve-souris). Dans la même localité il y a *cinciluga* (luciole), *cincigorru* (escargot): ce qui ferait supposer que le mot *cinci* implique une généralisation, par exemple petit animal; ou bien même tout simplement qu'il est un diminutif. Les composés de *cinci*, comme noms de la chauve-souris ou d'autres animaux, sont d'ailleurs fréquents en Sardaigne. Sa présence en Corse dans la région de « *Calacuccia* » tend à mon avis, à prouver une origine ibère.

(à suivre)

C. I. FORSYTH MAJOR.

(1) Edouard Philipon, Les Ibères. Etude d'histoire, d'archéologie et de linguistique. Paris (1909), p. 193.

(2) Hübner Monumenta linguae ibericae (1833)



## ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

## FERTON (Ch.), Bonifacio à l'époque néolithique.

(QUATRIÈME MÉMOIRE) (1).

Auprès de Bonifacio, sur le plateau qui prolonge la presqu'île, existe un lieu-dit, le Campo-Romanello, dont le nom fait immédiatement penser qu'il y avait autrefois à cet endroit une station romaine. Quant au plateau, il est bordé au Sud par la mer et au Nord par un ravin profond à pentes escarpées. Durant ses recherches sur le Campo-Romanello, qui fut d'ailleurs habité également à l'époque néolithique, M. Ferton a trouvé une monnaie de bronze assez bien conservée, et dans laquelle M. le Dr Patorni, professeur d'archéologie à l'Université de Pavie, a reconnu une pièce de la ville de Rhegium.

Un sentier réunit le sommet du plateau avec une source située en contre-bas, la fontaine de Longone. C'est au débouché de ce sentier sur le Campo-Romanello que M. Ferton ramassa la monnaie grecque en question. Sa présence sur ce terrain inculte et pour ainsi dire infrequenté, permet de croire qu'elle y a été importée par des trafiquants grecs venant de Calabre, et autorise du même coup à affirmer que le Campo-Romanello, et aussi Bonifacio, étaient habités au temps de la Grèce antique et qu'ils avaient alors avec les Grecs des relations de commerce. Or, jusqu'ici, aucun document n'affirmait avec certitude la présence des Grecs dans l'île, avant la domination romaine.

M. Ch. Ferton rappelle le récit d'Hérodote touchant les Phocéens qui fondèrent en Corse la ville d'Alalia. On a supposé qu'il s'agissait d'Aleria, sur la côte orientale, mais rien n'a encore confirmé cette hypothèse. Cinq ans plus tard les Phocéens, battus par les Tyrrhéniens et les Carthaginois, abandonnèrent Alalia, et se rendirent à Rhegium. La pièce trouvée était une monnaie de Rhegium, elle prouve manifestement que « des relations ont existé entre cette ville et la Corse, et ce sont sans doute ces relations qui ont déterminé les Phocéens d'Alalia à aller demander asile aux habitants de Rhegium. La narration d'Hérodote est donc confirmée par la pièce trouvée à Bonifacio ».

M. Ferton termine en décrivant *une œuvre d'art antique* assez bizarre. Il s'agit d'une plaque de roche verdâtre, cylindrique, de 18 centimètres de diamètre, sur laquelle se trouvent représentés quatre oiseaux symétriques deux à deux, les bêtes s'opposant l'une à l'autre par la tête ou par la queue.

(1) Voir deuxième année, p. 33, 120, 155.

selon le diamètre considéré, le tout occupant un cercle divisé en quatre secteurs égaux. Cette curiosité provient de Casta, en Corse, village près duquel existent des vestiges d'anciennes habitations.

« L'œuvre a été certainement exécutée avec un instrument de métal, et de son côté M. le Dr Patorni, avec une hésitation bien compréhensible, se demande si on n'aurait pas voulu figurer là un « oiseau totem ». Lucien BRIET

## LES CORSES A L'ETRANGER

### Ercole MACONE, de Canale.

Les Corses ont toujours manifesté le plus grand dévouement envers la Nation Française. Cette fidélité ne les a pas moins dirigés, dans leurs rapports politiques, vers d'autres peuples de l'Europe, entre autres l'illustre République de Pise, au temps de son heureuse et paisible souveraineté en Corse et même vers la République de Gênes qui souvent dû ses victoires à des soldats et des chefs de cette Ile. Il en fût de même des rois d'Espagne et de Naples et plus particulièrement des souverains Pontifes. Si pour favoriser le Duc Créquy, ambassadeur de France à Rome, des châtiments immérités furent, par une politique injustifiée, infligés au régiment corse d'Alexandre VII, cela n'advint que par suite du dévouement de ce régiment pour le Saint-Siège.

La fidélité d'Ercole Macone de Canale envers la République de Venise lui a valu les éloges de l'Histoire, et nous croyons utile d'en rappeler ici les principaux traits.

Léandre Alberti, dans sa *Descrizione dell'Italia* (1), rapporte comme un fait certain que Macone, au siège de Novara, fût le premier, malgré son jeune âge, à escalader les murs et à y planter les enseignes de Milan ; il ajoute qu'il vainquit, dans un combat singulier, le fameux Vestipello, soldat favori d'Alphonse de Ferrare et qu'ensuite, devenu sujet de ce dernier, il s'empara seul, sur le Pô, d'un vaisseau Vénitien ; et de plus, dans la sanglante journée de Ravenne où il fût grièvement blessé, il eut trois chevaux tués sous lui.

La paix conclue, le général de l'armée vénitienne, Liviarus, qui avait été témoin des prouesses de Macone, le demanda, à titre de prêt, au duc de Ferrare qui le lui accorda pour quelque temps. Macone s'attira tellement l'estime et l'admiration du général, que celui-ci dit, un jour, dans une

(1) *Isole appartenenti all'Italia*, pet. in-4°, in Venetia, 1596.

réunion militaire : « Avec dix mille hommes comme Ercole, je me ferai fort de conquérir le monde ».

Nommé Colonel d'un régiment, il se distingua par des actions d'éclat et par un si noble dévouement, qu'il fut choisi pour être gouverneur de Chypre, dignité alors très importante et infiniment délicate. Mais Macone refusa cet honneur, pour avoir celui de combattre en Italie les ennemis de la République. Le duc de Ferrare le rappela en lui offrant les premières charges ; mais Macone l'en remercia et continua à donner les marques les plus éclatantes de sa fidélité envers Venise. C'est surtout dans les deux faits qui suivent que cette fidélité apparaît dans toute son énergie.

Le Pape Jules II assiégeait Brescia, place forte défendue par Macone avec un courage tenace. On lui fit de magnifiques promesses en lui offrant dix huit mille écus, à la condition qu'il ouvrirait une porte aux troupes romaines. « Le Pape, répondit-il, peut-il rendre juste et honnête ce qui est injuste et illicite ? Non, je ne veux pas de vos présents et Brescia restera à notre République. »

Commandant de place à Padoue, il assura cette ville contre les embûches de l'empereur Maximilien qui voulut, lui aussi, avoir recours à l'appât de l'or et des honneurs. On offrit à Macone diverses seigneuries et féodalités en Germanie, plus une pension annuelle de sept mille écus. « A votre Empereur, répondit-il, l'infamie de ces dons ; pour moi, je préfère être pauvre, mais honnête ».

Il aimait beaucoup son pays natal dont il parlait souvent et toujours avec une douce émotion. Il se glorifiait du titre de Corse qu'il rendait cher à toute sa famille, surtout à son illustre épouse Margherita Merli de Corregio. Son fils Rinaldo, homme d'une instruction solide et très versé dans les Belles-Lettres, s'honorait, lui aussi, du titre de Corse dont il ornait toujours la première page de ses œuvres et dans le monde littéraire, il n'est connu que sous la dénomination de Rinaldo Corso.

Ercole Macone mourut, après une longue série de hauts faits, en combattant pour la République de Venise, sous les murs de Crémone (1526). Il était âgé de 44 ans, ayant reçu trente six blessures, toutes honorables et honorées, comme dit Alberti. Il s'était rendu cher au Sénat, au Prince Gritti et à toute la noblesse de Venise.

A sa mort, l'armée Vénitienne lui rendit les honneurs dûs aux grands capitaines et son nom resta comme un symbole de courage et de fidélité.

JEAN DE QUENZA



## OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

CASTELLI (C.), *Una Colonia Ascolana in Corsica.*II<sup>e</sup> PARTIE (Suite)

A notre avis, c'est plutôt en Balagne qu'il faudrait rechercher ce château ou ses ruines. C'est ce que semble insinuer Filippini lui-même, dans la 2<sup>e</sup> phrase de la citation précitée.

En outre, c'est précisément « *en ces temps là* » que furent fondés :

1<sup>o</sup> Un château à Mucale, par les Maraninchi, venant de Mariana.

2<sup>o</sup> Un autre à la Serra-di-Alzerli, origine des Avazeriacci.

3<sup>o</sup> Un troisième, à Castiglione, dans la vallée de Pigna, où naquit Adaldo qui eut à faire avec les seigneurs de St Antonino : Manuello et Mannone frères.

Or, n'oublions pas que ce sont ces derniers qui donnèrent la main au citoyen d'Ascoli à son arrivée en Corse et qui l'embrigadèrent dans leur faction comme gentilhomme. Cette connexité de circonstances, plus que tendancieuse, confirme notre hypothèse.

Voilà le contexte qui précède la trop laconique citation de Filippini. Or ce qui la suit corrobore bien notre opinion. Puisque le même historien parle des Pinaschi et des Amondaschi de la vallée d'Ostriconi et de leurs compétitions toujours restreintes à la Balagne, au moment où il intercale l'arrivée en Corse de ce rebelle aux lois de l'Eglise : *innommé*.

Ces observations faites, maintenant nous pouvons rapprocher entre eux ces trois documents. D'après Filippini ce n'est point un Capitaine, ni un illustre guerrier, mais un simple citoyen, *sans nom*, rebelle aux lois de l'Eglise : bien plus, il ne fonde point Asco, mais il construit un château à Ortosossano. Enfin au lieu d'être un libérateur de la Corse, un quatruncvir, il a lui-même besoin de l'appui des Seigneurs de St Antonino, etc.....

Toutes ces discordances sont nettement marquées d'elles-mêmes pour que nous n'ayons besoin d'insister davantage sur le peu de valeur que peuvent avoir les deux textes précités des historiographes Italiens. Si on porte son attention surtout sur les dates anachroniques de la venue en Corse du pseudo Capitaine Pierre della Scala qu'ils veulent identifier avec l'innommé de Filippini. Ajoutez à cela la cause de l'expatriation qui n'est pas la même, et ne perdez pas de vue que la Corse n'a jamais eu de quatruncvir. Considérez enfin



qu'au XIII<sup>e</sup> siècle il n'y avait plus de Sarrasins dans l'Ile et qu'en dehors du passage précité de Filippini, il n'est question *nulle part*, de ce Seigneur que les historiographes d'Ascoli, *seuls*, auréolent d'une fausse grandeur de Libérateur et de Gouverneur de la Corse.

En garde contre de tels procédés peu scrupuleux, que répudiera toujours la sincérité historique, nous devenons forcément incrédules, comme le Dr Mattéi, qui, après avoir relevé plusieurs contradictions et faussetés historiques fourmillant dans les textes apportés par Castelli,<sup>(1)</sup> s'arrête longuement à discuter le mot de Filippini: « *rebellé alla Chiesa.* » *rebellé aux lois de l'Eglise*. Dans une argumentation très serrée, bien appuyée sur des données certaines, évidentes, irréfutables de notre histoire insulaire, il confondra Castelli au point de lui faire adopter la thèse de Filippini. Lisez plutôt :

« Ce que je veux dire ici a rapport au Seigneur d'Ascoli, qui, à la tête d'une Colonie serait allé s'établir à Asco, vallée corse à laquelle il donna le nom du lieu de départ.

« La Gazetta d'Ascoli qui appuie le passage de Filippini, dit que ce serait dans l'intention de protéger les Corses contre les Barbares que le Seigneur serait allé s'établir dans l'Ile pendant que notre historien dit ce Seigneur *exilé* en Corse pour fuir la colère des papes. « C'est pour appuyer l'opinion de Filippini que je reviens sur ce sujet. »

Or après avoir fait des recherches à la Bibliothèque Nationale à Paris, notre Eminent Annaliste, a découvert dans le manuscrit de Ceccaldi, page 154, copie du rapport, fait au pape Pascal, au Concile des Cardinaux et aux sénateurs de Rome. Le voici :

« Il a été décidé que tout Romain coupable d'un délit méritant la mort ou la mutilation d'un membre, ou l'obligation de payer une grande quantité de deniers, qui voulut aller habiter la Corse, portant avec lui sa famille, et s'obligeant à séjourner perpétuellement en Corse, fût gracié de sa peine et bénéficiât d'être considéré comme étranger et cette ordonnance fut exécutée et promise aux condamnés et elle dura pendant longtemps. »

Or il y a eu deux Papes portant le nom de Pascal. Le 1<sup>er</sup> a régné de 817 à 824 et le 2<sup>e</sup> de 1099 à 1118, au moment où la Corse passée sous la domination papale, était gouvernée par les Pontifes romains tant au spirituel qu'au temporel.

« C'est évidemment sous ce dernier qu'a eu lieu le fait en question et ainsi se trouve confirmé le passage de Filippini, quant à la date

---

(1) Annales du Dr Mattéi. N<sup>o</sup> 33, 1873.

« et à la cause de l'expatriation du Seigneur d'Ascoli, et infirmé la version de Castelli qui voudrait faire d'un exilé, le Sauveur de la Corse. »

A tout cela qui est la vérité, que répond notre « *Logonoios* » d'Ascoli ? — Se voyant en désaccord et avec Filippini et avec Mattéi ; il cherche d'abord à excuser son héros de la plus lamentable façon. Appéciez ce trait d'immoralité !..

« Du reste être rebelle au pape et avoir mérité des peines plus graves, comme l'exil et la mort, pour cause religieuse ou politique, de la part de la cour romaine, ne signifie pas qu'on soit mauvais sujet. »

Après avoir adopté la thèse de « Rebelle aux lois de l'Eglise » ne soyons pas étonnés de voir notre accommodant Castelli détrôner tout à fait son héros en écrivant immédiatement après :

« Il me reste maintenant à déterminer le motif et l'occasion qui contraignirent Pierre della Scala à.... s'exiler en Corse, pour fuir la justice du pape, selon l'expression de l'historien Filippini. » (1)

Ainsi voici anéanties, annulées les citations produites plus haut des deux historiens d'Ascoli Antreantonelli et Marcucci. Pauvre Pierre della Scala !.. Tantôt Capitaine !.. illustre guerrier !.. noble Seigneur !.. quatuorvir !.. Sauveur de la Corse !.. et tantôt fuyard !.. Excommunié !.., assassin !.., condamné à l'exil perpétuel. — Vrai ! en toi, la roche Tarpéienne se confond avec le Capitole pour dérouter le lecteur.

Pour masquer sa déroute qui est complète, Castelli disserterait encore longuement en insinuant que l'excommunié Pierre della Scala a pu être exilé en Corse, non sous le règne de Pascal II mais sous celui d'Innocent III, alors que la lutte se corsait entre Guelfes et Ghibellins, durant la minorité de Frédéric II. — Or, nous devons avouer que dans les actes de ce grand Pontife, il n'y a rien qui puisse autoriser une pareille supposition, pas même l'ombre d'une allusion ayant trait directement ou indirectement au sujet qui nous occupe. Par contre, vous l'avez lu, sous Pascal II, il y a un écrit qui confirme l'hypothèse du Dr Mattéi et infirme celle de Castelli.

(à suivre) Abbé TROJANI, ancien conseiller général de la Corse.

---

(1) Castelli G. p. 21. in fine.

# Bibliographie de la Presse Corse

(Suite. — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

**Corsica.** Organe officiel bi-mensuel de la Fédération des Syndicats d'Initiative et amicales Corses, fondé le 15 mai 1906 et publié à Ajaccio sous la direction de *M. Sylvestre Frasseto*. Format in-8 raisin. 16 pages sous une couverture qui porta d'abord pour titre : *L'Île de Beauté*. En changeant\* son titre, en 1908, il changea sa couverture qui représenta un paysage Corse, par Corbellini, imprimé en trois couleurs. La publication interrompue par la guerre n'a pas encore été reprise. L'abonnement était de 6 fr. par an.

**Corsica.** Revue politique, littéraire et artistique fondée en 1902 à Paris par MM. *Xavier Ucciani* et *G. Salvini*. Bureaux : 65, faubourg St Denis. Le fascicule, 1 fr. Publia un excellent programme mais ne fit paraître que 2 N°s, Décembre 1902 et janvier 1903.

**Corsica.** Organe des revendications insulaires fondé à Ajaccio en 1900. Directeur : *D. Versini* ; rédacteur en chef : *Jacques Cacavelli*. Raisin 4 pages. 4 colonnes, 1<sup>er</sup> N° 2 Décembre 1900 Ajaccio, imprimerie spéciale.

**Corte-Journal.** Republicain, hebdomadaire, fondé à Corte en 1898 sous la direction de *J. B. Lorenzi*. Directeur politique actuel : *Simon Luciani* ; rédacteur en chef : *Jean Luciani*, format raisin, 4 pages, 4 col. Corté Impr. Luciani.

**Courrier de la Corse (Le)** Revue bi-mensuelle de la Corse : sciences, littérature, histoire, agriculture, hygiène. Directeur : *Germain Palazzi*. Administrateur : *Eug. Ollagnier* ; fondé en 1865 à Bastia, format raisin, 4 pages, 4 col. Impr. Ollagnier.

**Courrier de la Corse (Le)** Organe des intérêts insulaires, fondé à Bastia en 1881. In-folio 4 colonnes. Parut toutes les semaines jusqu'en 1884.

**Courrier de la Corse (Le)** Journal républicain, littéraire, mondain, d'intérêt départemental et local, fondé à Ajaccio, par *M. Edouard Bosc*, en mars 1894. Ayant cessé de paraître en 1895, il reparut à nouveau en janvier 1898 sous la même direction, format in-folio raisin, 4 pages à 4 colonnes. Ajaccio, Impr. du Courrier de la Corse.

**Courrier de la Corse (Le)** et de la

Côte d'Azur. Journal politique hebdomadaire, in-folio raisin, 4 pages, 4 colonnes. Directeur : *J. Rinaldi*. Bureau : 9, rue Biscarra, à Nice N° 1 Jeudi 5 août 1919. Imprimé à Nice.

**Cri d'Ajaccio (Le)** Journal littéraire et humoristique fondé à Ajaccio en 1911 et dirigé par *M. André Giovanni* ; ne publia que quelques numéros hebdomadaires.

**Cri de la Corse (Le)** Journal républicain et démocratique, hebdomadaire ; in-folio Jésus 4 colonnes 1<sup>er</sup> n° novembre 1913, dernier le 23 avril 1914. Bastia, imprimerie spéciale.

**Cri de la Corse (Le) Politique et Economique.** Organe des revendications populaires. Gérant : *Philippi Philippe*. Journal hebdomadaire in-folio, 5 colonnes, feuille simple. Un an, 40 francs. Bureaux à Ajaccio, 1, rue du Sergent Casalonga N° 1, le 1<sup>er</sup> septembre 1918.

**Cri du jour (Le)** Quotidien paraissant le matin. Demi-feuille Jésus 4 colonnes, 1<sup>er</sup> N° le 1<sup>er</sup> Janvier 1915, 5 centimes, Ajaccio, imprimerie spéciale.

**Cri du peuple (Le)** Organe officiel du Comité ouvrier d'Ajaccio ; hebdomadaire. Directeur : *J. Ceccaldi*. Rédacteur en chef : *E. Bonfante* ; parut en 1907, in-folio raisin 4 colonnes, 4 pages, Ajaccio, Imp. moderne.

**Croix de la Corse (La)** *Dieu et Patrie*. Journal populaire religieux fondé à Corte par *M. L. Guelfucci*, 1<sup>er</sup> N° le 13 mai 1900. In-folio raisin 4 pages 4 colonnes. Corte, Impr. Acquaviva.

**Cupidon (Le)** Journal humoristique, littéraire et mondain paraissant tous les dimanches. Directeur, *Emile Costa* ; format demi-raisin 4 pages à 3 colonnes. Impr. Céline Olivieri, à Bastia. Le premier N°, paru le 30 mai 1886, avait été autographié sur format demi carré.

**Cyrno.** La Publication qu'on serait tenté de chercher à cette place était intitulée *Cirno* et se trouve à son ordre alphabétique.

**Cyrnos (Le)** Remplace sous ce titre l'Avenir de Sartène (Voir ce nom). Il devient hebdomadaire en 1898 avec *M. Jacques Ficola* comme directeur politique pour la défense des intérêts de l'arrondissement de Sartène.

(A suivre).

## CHRISTOPHE COLOMB

Il est sans doute écrit quelque part que l'incertitude du lieu de naissance de Christophe Colomb réservera d'embarrassantes surprises à ceux qui s'y intéressent sans parti pris, avec l'impartialité de simples chercheurs avides de découvrir la vérité historique.

Après l'article si parfaitement documenté, de M. Colonna de Cesari Rocca, que l'on a lu en tête de cette livraison, nous avions pensé que les conclusions de l'intègre historien, corroborées par celles des autorités historiques qu'il invoque, devaient naturellement entraîner toute détermination du côté de la thèse genevoise.

Mais voici que des faits nouveaux viennent nous démontrer que cette opinion était prématurée.

Au moment où nous terminons ce numéro, le texte étant déjà imprimé, nous avons eu l'agréable surprise de recevoir, sur ce même sujet, une nouvelle étude complètement inattendue.

L'auteur, dont la compétence est au dessus de toute conteste, commence par faire un historique complet et instructif de la revendication corse, relativement récente, avec une abondante documentation établissant clairement la question sur ses bases originelles.

Sa savante étude acquiert une importance toute particulière par le fait capital qu'il y introduit des documents nouveaux et inédits; les Corses seront heureux d'apprendre que ses conclusions sont, cette fois, en faveur de la thèse Calvaïse.

Aucun double emploi n'existe avec ce nouvel article; ce n'est ni une réplique, ni une réfutation, ni une polémique puisqu'il a été écrit dans l'ignorance du précédent. C'est précisément ce qui donne à chacun d'eux, conçu en toute indépendance, un caractère du plus haut intérêt historique, d'autant plus que leurs deux auteurs ont une indiscutable autorité pour traiter des questions de ce genre.

La perplexité de nos abonnés sera certes soumise à une rude épreuve quand ils auront lu notre prochain numéro: car on ne saurait trouver ici ni moyen terme ni juste milieu.

On ne peut rester neutre et irrésolu entre les deux solutions contraires. Il faut nécessairement prendre parti pour l'une ou pour l'autre, sous peine de se trouver dans la fâcheuse position proverbiallement dévolue à l'indécis et aggravée ici par l'étendue de la plaine

liquide qui sépare les deux cités concurrentes.

Dans cette palpitante question, la *Revue de la Corse* est particulièrement heureuse d'avoir pu, grâce au dévouement de ses éminents collaborateurs, faire profiter ses lecteurs de ces deux remarquables études.

## CALVI ET LA BALAGNE

Nous avons brièvement annoncé, dans notre dernier numéro, l'apparition du Guide illustré publié sous ce titre et qui ne nous était pas encore parvenu. Il mérite mieux qu'une simple mention.

M. Pierre Capifali, Président du syndicat d'Initiative de Calvi, a résumé, en une soixantaine de pages très captivantes, la description et l'historique des principaux centres d'excursions de la région desservie par la voie ferrée allant de Ponte-Leccia à Calvi et qui porte le nom de *Balagne*.

M. Clémenceau, pendant son séjour en septembre 1921, au magnifique château de La Costa qui s'élève au-dessus de Belgodère, devant l'incomparable panorama qui nous est très habilement dépeint, écrivit à la demande de son hôte, M. Ambroise Malaspina, sur le bureau historique qui fut la table de travail de Louis XVI, une page pleine d'admiration pour « la pittoresque et plantureuse Balagne » et sa fine écriture enrichit ce petit guide d'une préface qui sort de la banalité.

Après une description très détaillée de la ville de Calvi, de ses monuments et de ses curiosités, M. Capifali quitte la riantة Balagne pour nous faire traverser la « Balagne déserte » en suivant la route pittoresque qui, passant par Galeria, nous conduit à Piana après avoir curieusement contourné le merveilleux golfe de Porto.

Vingt deux photographies, choisies avec goût et artistement tirées sur papier de luxe, forment une attrayante illustration qui invite irrésistiblement à parcourir le texte explicatif.

L'édition de cette élégante brochure a été confiée à M. Belisari, l'éditeur de « L'âme Gauloise », qui a demandé au peintre F. Gonin la chaude aquarelle, représentant magistralement l'altièrre Calvi et décorant la couverture de cette très intéressante publication appelée à rendre de grands services non seulement aux touristes, et à toute la région décrite, mais à la Corse elle-même et dont le prix est de 3 francs 50 cent.



## Nouvelles Bibliographiques

La Société des Sciences de la Corse ménageait une agréable surprise à ses lecteurs en publiant, dans son dernier bulletin, une œuvre nouvelle et remarquable du grand écrivain Corse, J.-B. Natali, dont nos abonnés ont lu, dans la *Revue*, une légende qui est un petit chef-d'œuvre.

Sous ce titre : « **Nos Géorgiques** » (tableau géographique et littéraire de la vie agricole en Corse) M. Natali a esquissé magistralement une reminiscence de l'œuvre immortelle du poète latin qu'il n'a pas craint d'imiter dans une prose poétique qu'on pourrait dire « Virgilienne ».

Ce n'est pas sur ces pages annexes, mais dans notre prochain numéro, que paraîtra, écrite par une plume autorisée, l'étude que mérite ce nouveau monument élevé à la littérature Corse.

L'ouvrage forme, en 86 pages, le fascicule du 3<sup>e</sup> trimestre de 1921 (nos 429 à 432) et l'avisé secrétaire de la Société. M. Ambrosi, a mis le livre à la hauteur de l'œuvre en lui consacrant une édition de luxe que tous les lettrés corses voudront revêtir d'une reliure appropriée.

Il a été tiré en outre, pour les amateurs, un très petit nombre d'exemplaires sur papier de Hollande, vendus au prix de 10 fr. au bénéfice de la Société, et qui seront, sans nul doute, rapidement épuisés.

M. F. Lefèvre, l'actif directeur de la société des transports automobiles, vient de faire paraître une publication d'une incontestable opportunité :

**L'Avenir de la Corse**, par le développement du Tourisme et l'exploitation des sources thermales.

Publié sur 8 pages de 3 colonnes, il deviendra, par sa diffusion, non seulement un excellent guide pour les excursions à faire en Corse par les multiples moyens dont dispose la société des transports automobiles, mais un précieux organe de propagande sous la rédaction en chef de M. Albert Surier dont le nom est très connu en Corse, où il a déjà rédigé de nombreuses chroniques touristiques.

Entre ces mains expertes et diligentes, *L'Avenir de la Corse* est assuré d'un succès aussi profitable pour les touristes que pour son éditeur. Le 1<sup>er</sup> numéro a paru le 1<sup>er</sup> décembre, sans mention de périodicité avec administration n° 7, cours Grandval, à Ajaccio.

Une nouvelle publication spéciale, d'un régionalisme éminemment pratique a fait son apparition en Corse. C'est « **A Furesta** », Bulletin mensuel du syndicat du Commerce des bois en Corse, fondé par M. L. Lanza, exploitant de forêts.

Nul n'ignore l'importance que ce commerce devrait avoir pour la Corse s'il était défendu et suffisamment appuyé auprès du gouvernement afin de le détourner d'acheter à Gênes à des prix majorés, des bois qui proviennent de la Corse.

Ce bulletin paraît avec 8 pages in-8 carré sous une couverture de couleur et bureau au syndicat d'initiative de Bastia. Deux numéros ont déjà paru, dont le 1<sup>er</sup> en novembre 1921. Son prix réduit de 4 fr. par an permettra de le mieux faire connaître et son format modeste semble en assurer la durée.

La compagnie P. L. M. a fait paraître comme tous les ans, son luxueux Agenda modestement intitulé : **Agenda P. L. M. 1922**, qui est une véritable merveille de l'art typographique. Ses textes variés, signés par des écrivains notoirement connus, la profusion des gouaches, aquarelles, splendides photos, etc. en font un ouvrage d'un genre original que tous les connaisseurs aimeront à posséder, car sa forme élégante, avec une reliure genre ancien, lui assigne une place honorable dans toutes les bibliothèques. Mais ce qui nous intéresse particulièrement dans cette belle publication, c'est la partie concernant la Corse.

Parmi les aquarelles accompagnant chaque mois, et se détachant en forme ronde sur un fond artistique qui en fait un véritable tableau, digne d'être encadré, nous remarquons celle du *golfe de Porto*, par Lucien Peri, dont les rutilantes couleurs semblent nous mettre en présence de l'œuvre originale. Au verso quelques lignes font l'éloge de la Corse et quelques pages plus loin une petite carte soigneusement dessinée nous fait connaître toutes les routes maritimes de l'île de beauté ainsi que la hauteur des principaux cols.

En outre, dans la pochette contenant 12 cartes de pays divers, la Corse est représentée par les *Calanches de Piana*.

Cet ouvrage de haut luxe est très modérément du prix de 5 francs, c'est-à-dire au dessous de sa valeur et le service de la publicité du P. L. M. 20, Boulevard Diderot, l'expédie pour 6 fr. 50 en France et 7 fr. à l'étranger.

La publication de luxe intitulée **Le Grand Tourisme** vient de consacrer son édition de décembre 1921 à *La Corse, Ile de Beauté*.

Dix-huit photographies illustrent un texte descriptif dans lequel notre collaborateur M. Louis Villat a décrit, avec le charme habituel de son style imagé, *Une semaine de Grand Tourisme à l'Ile de Beauté*.

Une notice sur Ajaccio par M. Albert Surier, un chapitre sur les vins de la Corse complètent ce qui concerne la Corse dans ce numéro qui contient en outre d'autres articles illustrés (prix, 1 fr. 50, franco 1,75).

### Les trois masques

En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous les informons que la maison Pathé a édité huit superbes photographies sur bristol, format 20 x 27, du beau film dont notre dernier numéro a publié l'analyse. Ces épreuves, supérieurement tirées, forment de véritables tableaux représentant diverses scènes des *Trois masques* : mais on eût pu en reproduire le double également remarquables.

Elles sont vendues dans une pochette au prix de 12 fr. peuvent être expédiées en ajoutant 1 fr. pour port et réimpression. — Signalons, à ce propos, la « coquille » qui nous fait dire, dix lignes avant la fin du compte-rendu : *absence dépensée* au lieu de *absence de pensée*. Nos lecteurs auront certainement rectifié d'eux-mêmes.

**AVIS.** — Nous rappelons à nos abonnés qui désirent utiliser les mandats 1418 B pour envoyer à notre compte de chèques postaux, Paris, 211.44, les sommes qu'ils nous destinent, que le compte existant au nom de M. A. Clavel, ils ne doivent pas indiquer *La Revue de la Corse*.

Dans le cas où surgirait la moindre difficulté, provenant de l'ignorance d'un employé des P. T. T., nous les prions de nous en faire part.

L'envoi de n'importe quelle somme par la formule 1418 B ne coûte que 0.15 cent. avec un talon permettant la correspondance. Donc nul frais de mandat et moins cher qu'une lettre.

**A NOS AMIS.** — Il ne suffit pas de reconnaître l'utilité de la *Revue*, il faut l'aider à vivre en lui recrutant de nouveaux abonnés.

## QUESTIONS CORSES

**21. — Pourquoi et comment les deux tritons qui soutiennent les armes de la Corse sur la couverture de la « Revue » ont-ils changé de côté ?**

La question que nous proposons à l'érudition et à la perspicacité de nos lecteurs peut, de prime abord, paraître bizarre. Mais si l'on veut bien comparer la vignette qui figure sur la couverture du présent numéro avec les précédentes, on reconnaîtra la réalité de ce chassé-croisé énigmatique.

Une prime sérieuse sera attribuée aux solutions satisfaisantes. Evitons toute fausse route aux chercheurs en les prévenant que notre dessinateur n'est pour rien dans cette affaire. A. C.

**22. L'ouvrage annoncé par Agostini a-t-il paru ?**

Dans sa brochure sur « *L'Etat de la Corse* » Agostini (F. P.) a écrit : « On pourra se faire une idée des écrivains de la Corse en lisant un volume que je vais publier incessamment. On verra par ce volume, qui se compose en grande partie de morceaux extraits de leurs ouvrages, en quel genre ils ont excellé et sont dignes de servir de modèles. Plusieurs de ces écrivains ayant joué un rôle politique, j'ai pensé qu'un recueil de leurs productions pourrait être intéressant pour le public ».

Un de vos doctes lecteurs pourra-t-il nous dire si cet ouvrage a été achevé et s'il a jamais paru ?

UN ABONNÉ DE SARTÈNE.

### Réponses

**Le mouflon Corse peut-il se reproduire en captivité ? (Q. N° 20).**

Je puis affirmer à ce correspondant que, contrairement à l'opinion citée, le mouflon se reproduit en captivité. Je connais au moins un cas, où cette reproduction a donné un très beau produit.

Cela se passait à Bastia peu de temps avant la guerre de 1870. L'intendant militaire, M. le Baron de Montségoux, m'avait fait cadeau d'un mouflon femelle qui accouplé avec un mâle appartenant à un garde d'artillerie, m'a donné un superbe petit mouflon que j'ai conservé pendant près d'un an. Ce fut même pour moi l'occasion d'un procès intenté par le garde d'artillerie qui prétendait avoir droit, autant que moi-même, à la pos-

session du jeune mouflon. Le juge, M. César Benedetti, frère de l'Ambassadeur que nous avions alors à Berlin, m'a, comme vous le pensez, donné complètement raison.

Ainsi, vous le voyez, le mouflon s'élève très bien en captivité, s'approprie parfaitement et se reproduit en donnant de très beaux sujets.

Cette constatation enlève tous les doutes. J. C. N.

**Quels sont les vents qui soufflent en Corse ?** (Q. n° 15).

Je vous envoie la réponse d'un Bastiais.

J'ai habité longtemps la région de Bastia et ne connais pas de vents soufflant à des époques particulières. Voici ceux qui y sont habituels :

1° La *Tramontana* (*dolce e Sana*, vent du Nord soufflant pendant environ 8 jours en hiver à partir de novembre.

2° Le *Gregale* vent du Nord-Nord-Est, durée et époque indéterminées.

3° *Maïstrale* vent du Nord-Nord-Ouest, durée et époque également indéterminées.

4° Le *Scilocco*, vent du Sud-Est (*Siroco*) époques indéterminées, durée 5 à 6 jours.

5° Le *Libeccio*, vent soufflant du Sud-Ouest. On lui a donné ce nom parce qu'on le supposait venir de la Lybie. En réalité il paraît formé par la réunion de deux vents : un vent froid, le *Mistral*, venant de la vallée du Rhône et un vent chaud venant d'Espagne. Ces deux courants aériens se mélangent avant d'atteindre la Corse et forment le *Libeccio*. Sa durée moyenne est de 3 jours mais il peut aussi durer parfois 6 et même 9 jours.

UN BASTIAIS.

### Ouvrages sur la Corse

Pour répondre à plusieurs questions nous informons nos lecteurs que les 8 pages du catalogue d'ouvrages corses qui ont successivement passé dans les couvertures de la *Revue* n'y figureront plus puisqu'elles ont fait l'objet d'un tirage à part destiné à nos abonnés.

Nous publions actuellement une neuvième page et quand la dixième aura également paru, nous pourrons terminer la brochure annoncée qui, alors seulement, sera à la disposition de nos abonnés.

Les 8 pages tirées ne seront donc pas envoyées isolément, mais sous la couverture qui les complète et contiendra les deux dernières.

Nos lecteurs ne manqueront pas de reconnaître, dans ce numéro, la réalité des améliorations que nous avions annoncées. Texte et couverture sont d'un papier supérieur et plus fort qui donne meilleure contenance à la livraison et permet de coudre à la suite le cahier des pages annexes, plutôt que de le coller d'une façon trop souvent défectueuse.

Si la baisse survenue dans les prix du papier nous a permis ces améliorations, il en est une que les prix exorbitants de la main d'œuvre nous interdit toujours, c'est l'augmentation du nombre de pages de texte.

Nous souhaitons que l'année qui commence nous permette de la réaliser un jour si nos abonnés et les nouveaux *Amis de la Revue* veulent bien nous y aider par une propagande effective.

**AVIS** — Les abonnés qui ne collectionnent pas la *Revue* nous obligeraient en voulant bien nous retourner le **numéro 7**, repris pour 2 francs, qu'ils pourront déduire du montant de leur renouvellement.

Ceux qui le préféreront recevront franco en échange le curieux ouvrage *boche en français*, abondamment illustré, que nous offrons ailleurs en prime de propagande.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés que les articles que nous possédons et ceux qui nous sont promis nous assurent une suite de numéros dont l'intérêt les engagera nous l'espérons, à favoriser la *Revue* par une propagande effective.

### ABONNEMENTS :

**UN AN : France 8 fr. Etranger 10 fr.**

Collection de la première année  
(sans le n° 2) ..... 6 fr.

Tables et couverture 1<sup>re</sup> année. 2 fr.

Première année complète et brochée  
sous couverture avec titres et tables.  
(Quelques exemplaires seulement) 20 fr.

Collection de la deuxième année  
(sans le n° 7) ..... 8 fr.

Deuxième année complète, avec  
les tables. (Quelques exemplaires  
seulement) ..... 25 fr.

PRIX DU NUMÉRO :

Première Année: 1 fr.; les suivantes: 1 fr. 50

Compte de chèques postaux :

Paris 211 44



## Q

**SIMONOT** (J. F.). *Lettres sur la Corse* (réponse au mémoire critique de Réa-lier-Dumas) 1 vol. in-8, 546 p. Paris, 1821 (prix selon état) . . . 10 à 12 fr.

Quelques ex. sont avec une pl. (Vue de Bastia) qui manque presque toujours.

**MATTEI** (Doct. A.) *Proverbes, locutions et maximes de la Corse*, précédés d'une étude sur le dialecte de cette île. 1 vol. broch. 17×11c. XXXI-180 pages en langue Corse. Bastia, 1867 rare. . . . . 12 fr.

Précieux pour les études de linguistique corse.

**MATTEI** (D<sup>r</sup> A.) *Notice historique sur la Corse*, à l'occasion du Centenaire de la conquête de cette île: 1 broch. in-8 23×14 c. VII-84 p. Paris, 1869. 4 fr.

Division de toute l'histoire Corse en 7 grandes époques.

**BEAUMONT** (Baron de). *Observations sur la Corse*. 1 vol. in-8, 216 p. 1<sup>re</sup> édition en 1822, 2<sup>e</sup> en 1823, rare; rel. anc. et moderne . . . . . 16 et 18 fr.

Ouvrage très sérieusement documenté et très apprécié.

**CALMÈTE**. (Premier Président) *Etude historique sur l'administration de la justice en Corse depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. 1 vol. broch. gr. in-8, 26×16 cent. 2<sup>e</sup> éd. Bastia 1859. . . . . 6 et 8 fr.

Discours prononcé à l'inauguration du nouveau Palais de Justice de Bastia.

**BARTOLI** (Abbé) *Histoire de la Corse des origines à la conquête romaine* (description, production, mœurs, curiosités, etc.) 1 fort vol. broch. in-8, 380 p. Paris, 1898. . . . . 10 fr.

Seul paru des 5 vol. annoncés.

**CAMPI** (Louis). *La Bibliothèque d'Ajaccio*, notice historique et bibliographique. 1 broch. in-8, 92 p. couv. Ajaccio, Impr. insulaire 1875. 4 fr. 50

Etude en XVI chap. la plus complète qui ait été faite sur cette collection.

**MONTARLOT** (P.). *Promenade en Corse en l'année 1895*. 1 broch. in-8 de 120 p. Autun, 1895, rare. . . . 4 fr.

Appréciée pour la justesse de ses observations.

**PERETTI DELLA ROCCA** (F. de) *Sampiero Corso*, drame historique en vers, avec préface et prologue, 1 broch. in-8, 104 p. Nice, 1911. . . . . 4 fr.

Quatre actes, représentés avec succès à Marseille en 1910.

## R

**LORENZI DE BRADI**. *L'art antique en Corse*. 1 broch. in-12, 72 p. Paris, 1912. . . . . 2 fr. 50  
Sept chap. suivis de réflexions sur la Corse moderne.

**ADAM DU GAY**. *Souvenir des Pays bleus*. (En Corse, le bandit Barbica, etc.) 1 vol. br. in-8, 336 p. avec d'autres nouvelles. Nice, 1906. . . . 5 fr.

Quinze chap. dont un consacré à la Corse.

**MATTEI** (N) *Monographie de la commune de Borgo*. (broch. in-8, 16 pages sous couv. Bastia, 1912. . . . 2 fr.

Très intéressante étude locale, comme on souhaiterait d'en voir beaucoup en Corse.

**PENDRIL** (Paul) *Sport and adventure in Corsica*. 1 vol. in-8, 304 pages rel. éditeur toile bleue gaufrée avec encadr. London, 1866. 16 et 18 fr. 50  
25 chapitres d'études très variées sur la Corse.

**FORESTER** (Thomas) *Rambles in the Island of Corsica and Sardinia, with Notices of their history, antiquities, etc avec 8 planches en couleurs, 1 carte coloriée et 40 grav. dans le texte*. 1 fort vol. in-8, 26×19, XXXVI-450 p. rel. toile de l'éditeur, dos orné, fers sur les plats, 1<sup>re</sup> Edition. Londres, 1858; 2<sup>e</sup> Ed. 1861. . . . 20 et 25 fr.

Voir compte-rendu N° 8 de la Revue.

**CAMPBELL** (Tomasina). *Notes of the island of Corsica in 1868*. Dedicated to those in search of health and enjoyment. 1 vol. in-12. 172 p. avec une vue en frontispice de la forêt de Valdoniello. Rel. de l'éditeur, pleine percal. avec le drapeau français en or et 3 coul. sur la couv. et les mots: *Southward Ho! Corsica, 1868, (rare)* London. . . . . 10 fr.

Ouvrage très recherché d'une Anglaise qui habita longtemps Ajaccio et devint une fervente amie de la Corse.

**FORDE** (Gertrude). *A Lady's tour in Corsica*. Importante relation d'un voyage en Corse en 2 vol. in-8 de 272 p. contenant 21 et 18 chapitres. Reliure pleine toile fine de l'éditeur avec application sur la couv., en coul. et or, des Armes de la Corse. Londres 1880. 18 fr.

Ouvrage rare et traitant avec intérêt un grand nombre de questions.

**VIALE** (Salvator). *Dionomachia, Poemetto Erot-Comico*. Seconda edizione notabilmente corretta ed accresciuta. 1 vol. broch. in-16 raisin. 240 p. avec notes à la suite de chaque chant. Bastia, 1898. . . . . 3 fr. 50

Réimpression, fort appréciée pour la clarté du caractère et sa bonne impression.